Betty BONE

Détail d'une planche de Dudu, Coco et Nana - Editions Thierry Magnier

Biographie

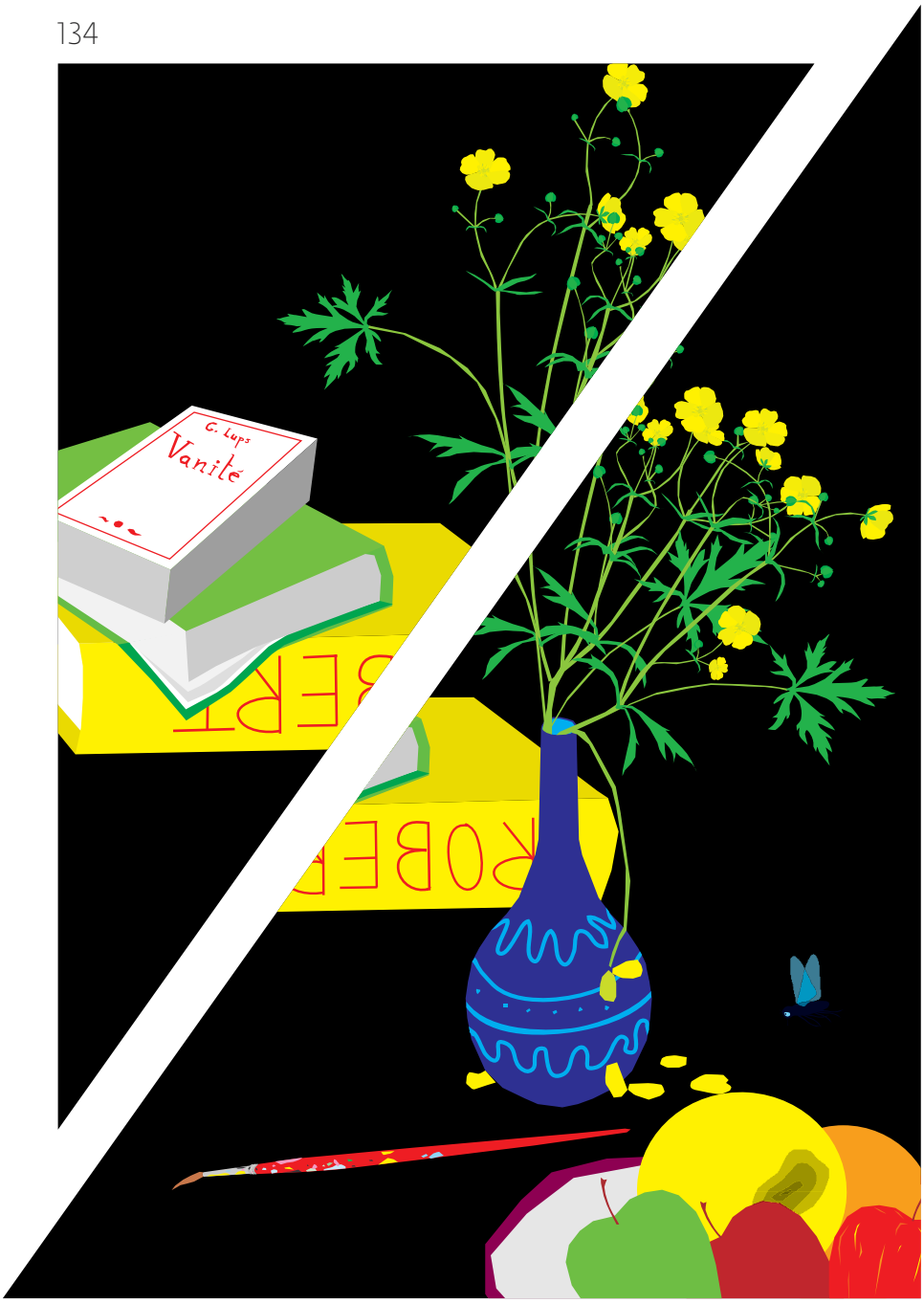
Née en 1977, **Betty Bone** passe son enfance en Haute-Savoie dans un chalet de haute montagne.
Elle commence des études d'Histoire de l'Art, avant d'intégrer l'École des arts décoratifs de Strasbourg dans l'atelier d'illustration de Claude Lapointe.
Elle en sort diplômée en 2002.
D'abord illustratrice au Père Castor, elle devient aussi auteur avec un premier album "La Nuit" paru aux éditions du Rouergue en 2005, année prolifique puisqu'elle publiera cette même année, "Balade", album sans texte, aux éditions du Sorbier et "Dudu" chez Thierry Magnier.

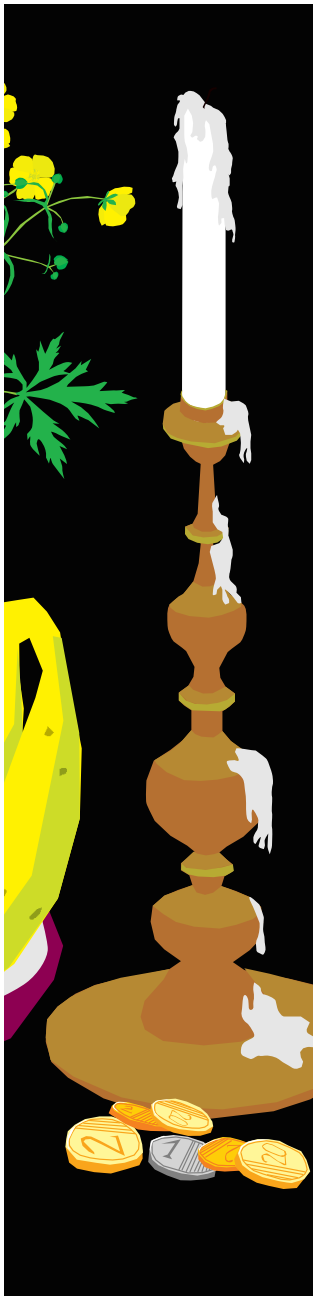
À travers ses diverses activités : le travail d'illustratrice, de graphiste, la création d'albums, des incursions dans l'image animée, on retrouve des constantes dans sa technique et dans son inspiration.
Collages, aplats de couleur, dessins structurés par l'usage du noir et blanc, ce minimalisme sert un jeu subtil avec les apparences, qui intrigue, déroute, invite à regarder et à suivre avec attention, de page en page, la trajectoire des personnages ou le devenir d'un thème graphique, presque toujours réalisé à l'ordinateur.
Actuellement Betty Bone vit à Paris et travaille à Bagnolet, et si la ville est très présente dans son œuvre, sa perception en est toute personnelle.

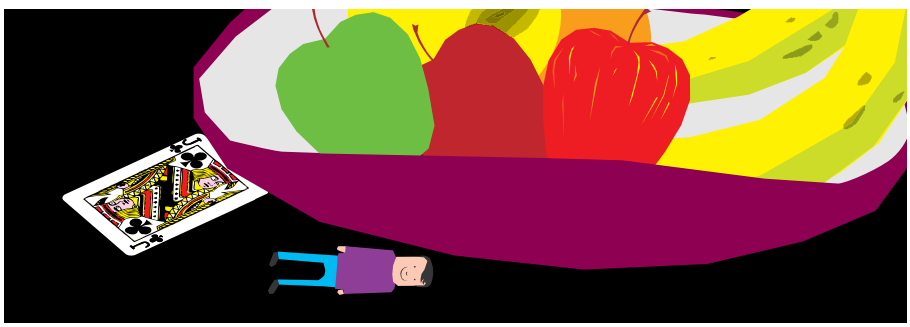
Dans l'album, elle crée" une forme brève, poétique, un dialogue entre l'aspect plastique et le texte qui ne se retrouve nulle part ailleurs. Elle aime être poussée hors des chemins battus, inventer sa manière à chaque fois. Elle travaille avec des papiers découpés et aussi l'outil numérique, elle aime créer un rapport fort entre les couleurs franches de la vie et le noir plus sobre d'un contour au trait. Ses créations ont été publiées entre autres aux éditions du Rouergue, Thierry Magnier, Sarbacane, Réunion des musées nationaux."
Betty Bone joue d'aplats de couleurs, de collages, et offre une place singulière au noir et blanc. Elle crée **un univers graphique à la puissance narrative très forte**, à découvrir d'urgence!

repertoire.la-charte.fr/repertoire/i95-**betty-bone**

Voir le très beau site : http://www.bettybone.com/


G. Lup's
Vanité





LIBRE PARCOURS

Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

CRÉER DES ALBUMS

PAR BETTY BONE

Auteure-Illustratrice

La créatrice se livre ici à un *brain-storming* stimulant sur le sens et la portée de son activité artistique. Mais il semble bien que l'objet de sa méditation échappe, fort heureusement, à toute tentative d'enfermement dans une définition trop réductrice…

DÉFINITIONS

Créer des albums ? Vaste question, étriquée à la fois. En réfléchissant à ce que j'allais bien pouvoir dire là-dessus, je commençai par m'interroger sur les termes du sujet. Qu'est-ce qu'un *album* ? Je cherchai le mot dans le gros *Robert illustré* : « ALBUM : nom masculin, du latin *albus*, qui signifie blanc. 1. Cahier ou classeur destiné à recevoir des dessins, des photos, des imprimés, etc. *Un album de timbres*. 2. Livre où prédominent les illustrations. *Un album de bandes dessinées*. 3. Ensemble de morceaux de musique distincts constituant une œuvre musicale. *Le nouvel album d'un chanteur*. » Étant fort peu informée en matière de philatélie ou de hit-parade, j'étais sûre que la question posée portait sur la définition n°2 : *livre où prédominent les illustrations*. Pour poser de bonnes bases solides et précises, j'ajouterais qu'un « LIVRE est un assemblage, le plus souvent broché ou relié, d'un nombre variable de pages », « un texte imprimé, reproduit dans un certain nombre d'exemplaires ». Un album est donc un

↖
→
Ci-contre et pages suivantes : Images de Betty Bone réalisées à partir d'éléments ou personnages créés pour l'album *Dudu, Coco et Nana* (Thierry Magnier, 2008) spécialement recomposées pour cet article.

objet, constitué d'un assemblage de feuilles de papier imprimées de textes et d'illustrations – mais où les illustrations prédominent.

Bien qu'étant vaguement au courant de tout ça, je ne m'étais jamais formulé l'album de façon aussi précise et claire. Voilà au moins un bon début, me dis-je, de bonnes bases solides pour commencer à bâtir quelque chose qui tienne la route. Mais il restait du flou : « illustration », « texte ». Dans un album, *les illustrations prédominent*. Retour au *Robert*, qui nous éclaire :

« ILLUSTRER : du latin *illustrare*, formé du préfixe "in-" et du verbe *lustrare*, éclairer, mettre en lumière. De *lux*, lumière, éclat. 1. Rendre illustre, célèbre. 2. Rendre plus clair par des exemples. 3. *Orner de figures, d'images*. » La définition qui convient est ici, vous l'aurez compris comme moi, la n°3 : orner de figures, d'images. Une IMAGE étant, en gros, une représentation graphique ou plastique d'un objet, d'une perception, d'une impression, ou d'un produit de l'imagination, ou du rêve. Voilà qui est intéressant ; mais le terme *orner* m'interpelle et me fait tiquer. « ORNER, c'est mettre en valeur, embellir une chose par des ajouts *décoratifs* ».

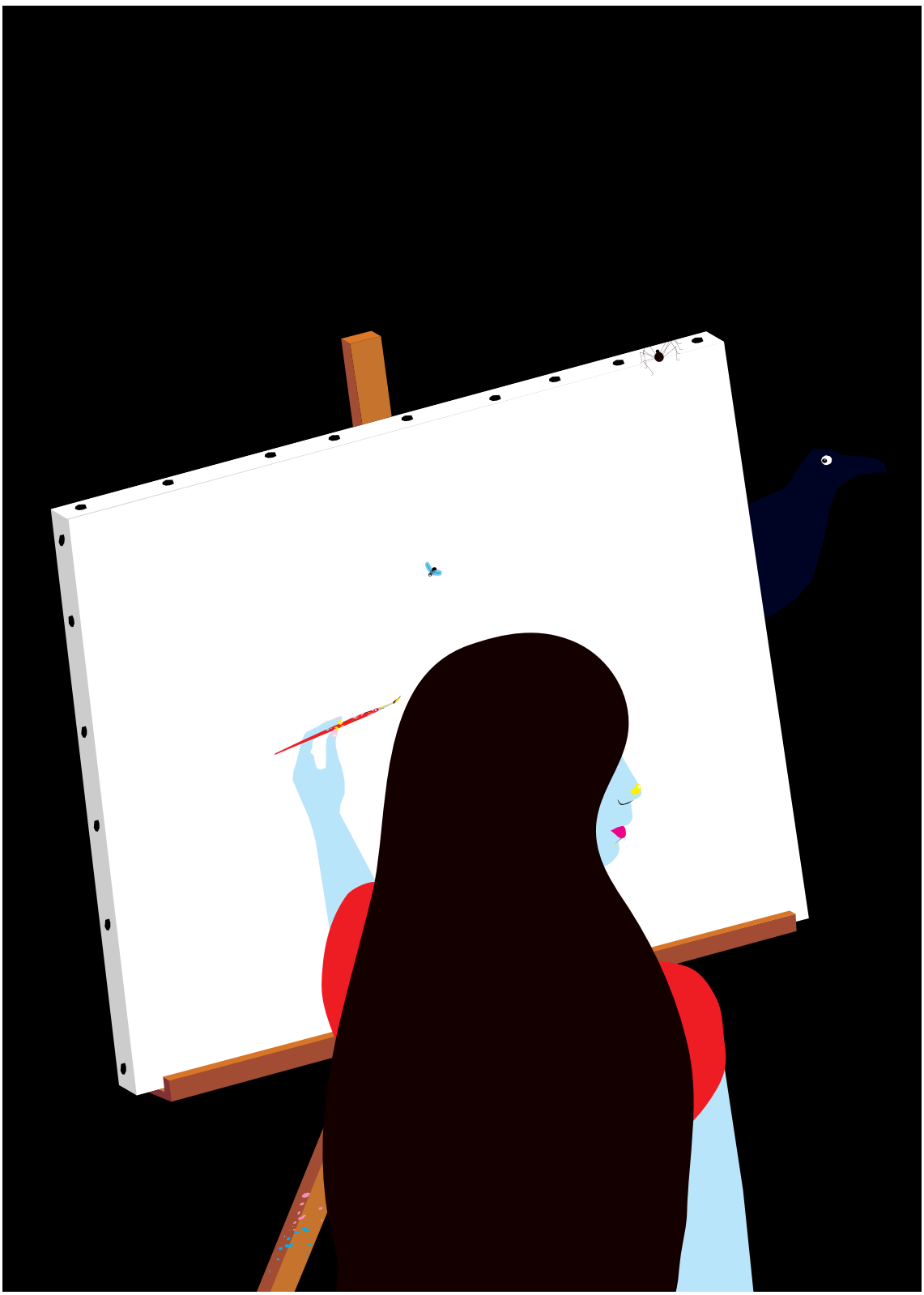
L'illustration est donc liée à deux notions contradictoires : d'un côté, la notion de mise en lumière, d'éclairage (*lux*), plutôt élevée, et de l'autre, la notion d'ornementation, de décoration, beaucoup plus commune, banale, grossière. Quelque chose se joue sans doute ici, aux frontières du terme *illustration*.

Venons-en au texte. « TEXTE : du latin textus, tectonique, textile, tisser. 1. Les termes, les phrases qui constituent un écrit ou une œuvre. Lire Platon dans le texte. 2. La composition, la page imprimée. » Tectonique ? La tectonique des plaques, me dis-je. « TECTONIQUE, du grec tektôn, charpentier, voir TECHNIQUE. » « TECHNIQUE, qui concerne les procédés de travail plus que l'inspiration. Les difficultés techniques d'une sonate. Qui concerne les mécanismes nécessaires à une action. Incident technique. Ensemble de procédés méthodiques employés pour produire une œuvre ou obtenir un résultat déterminé. Musicien qui manque de technique. Manière de faire. N'avoir pas la technique. » Eh bien. Me voilà submergée d'informations passionnantes et décousues, aux confins de la géologie, du tissage et des affres de la création d'une sonate. L'image d'un compositeur harassé, qui hante une pièce au sol couvert de partitions raturées. Le pauvre piano râpé brûle de questions, la nuit brumeuse coule une buée froide à l'intérieur des vitres. Le compositeur a les cheveux emmêlés et une figure pâle, il se lève sans cesse, marmonne des notes et des arpèges, des « non », il s'exclame. Ce compositeur manque-t-il de technique ? Peut-être n'est-ce là qu'une petite panne d'inspiration, due à son tempérament insomniaque, son caractère passionné. Peut-être qu'à force d'arpenter la mansarde, au terme d'une nuit affreuse et terrible, une sonate épuisée reposera sur le piano, écrite de A à Z, épineuse et impeccable. Voyez où la consultation d'un dictionnaire peut nous mener.

J'en étais arrivée là de mes recherches, et décidai de faire une pause, de fumer une cigarette et boire ce thé qui avait refroidi dans la tasse.

La fenêtre était entrouverte, l'air frisquet du début d'automne faisait s'envoler la fumée en volutes compliquées, que j'observais tout en pensant aux termes ILLUSTRER, ORNER, IMPRIMÉ, OBJET, LUMIÈRE, BLANC. Ils se combinaient dans mon esprit avec TISSU, CHARPENTIER, TECHNIQUE, TRAVAIL, MÉTHODE, INSPIRATION. Toutes ces définitions avaient commencé par me séduire, mais bientôt elles s'embrouillaient, se contredisaient, et ce qui m'était apparu au début comme une façon amusante et facile – disons-le – d'attaquer le sujet, ressemblait tout à coup à une pirouette ratée dont on se relève avec peine, et un peu honteux, en se massant discrètement les reins. Mais enfin on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, me dis-je de façon commune, banale et grossière. J'espérais peut-être arriver à préciser ma pensée en arpentant la mansarde – sculpter Vénus en gratouillant dans la glaise.

…/…



Passons à présent au second terme important du sujet qui nous occupe : CRÉER. Créer vient du latin creatum, créateur, création, créature. Ce mot est d'une catégorie grammaticale intermédiaire entre le nom et le verbe, le supin. Cette catégorie grammaticale est présente dans relativement peu de langues, et exprime souvent une intention. En général, on l'utilise avec un verbe de mouvement. Dans les langues qui ne possèdent pas le supin, comme le français, on utilise souvent l'infinitif à la place. Cela se rapporte-t-il à la façon particulière d'exprimer en français le boire et le manger ? De la même façon qu'on dit le dire, le toucher, peut-on évoquer une promenade par le marcher ? Parle-t-on alors du *danser* du danseur, du *filmer* du cinéaste, du *peindre* du peintre, de l'écrire de l'écrivain ? On sent bien, un peu instinctivement, que l'écrire de l'écrivain diffère de son écriture ou de ses écrits. On est ici dans le faire, dans l'action même d'écrire, qui va plus loin que le fait de tracer des signes sur du papier. L'écrire de l'écrivain est investi d'une charge qui combine à la fois l'acte d'écrire, l'écrit, et l'écrivain lui-même. Il y a là un engagement de la pensée, du style, et pourquoi pas, allons-y, de la vie, de l'âme. C'est clair, l'écrire de l'écrivain nous dépasse complètement – et lui avec. Peu importe ce qui est écrit, ou qui écrit : l'écrire, c'est l'essence éternelle et parfaite de l'écriture. Et c'est passionnant de noter que le verbe créer dérive de cette magie complexe du supin : d'un terme qui est capable d'évoquer à la fois la personne du créateur, l'acte de création, et la créature, ou chose créée. Créer devient ainsi, sous cet angle, un verbe de mouvement.

Revenons à nos moutons, j'étais donc chez moi, la pièce commençait à être sacrément enfumée et la fièvre montait, malgré la fenêtre entr'ouverte et l'air frisquet du début d'automne. Le chat dormait sur un coussin, ignorant des questions qui agitent ce monde, et son dormir serein me ramenait à des choses simples, comme ce Robert illustré ouvert à la page 462, où la définition du verbe créer, nichée entre la crédulité et le crémant, attendait que je la transcrive. « CRÉER : I. Sens fort. 1. Donner l'existence, l'être à ; tirer du néant. Dieu créa le ciel et la terre. » Mazette. « 2. Faire, réaliser (quelque chose qui n'existait pas encore). L'artiste, le poète créent. II. Sens faible. 1. Établir ou organiser. Créer une ville, des emplois.

2. Fabriquer ou mettre en vente. La maison Beurk a créé et lancé ces biscuits fourrés. 3. Être la cause de. La publicité crée des besoins nouveaux. »

La première chose qui saute aux yeux, c'est que posséder un sens fort et un sens faible n'est pas donné à tous les verbes. Je serais tentée, bien sûr, de retenir un des sens forts du verbe créer. Mettant de côté le premier exemple – Dieu créa le ciel et la terre, un peu pompeux – je garderais le beau créer, c'est tirer du néant. Ou le plus modeste, mais non moins subtil, créer, c'est faire, réaliser quelque chose qui n'existait pas encore. Oui, je retiendrais cela, plutôt que la publicité crée de nouveaux besoins. Sans vouloir cracher dans la soupe, ni faire du mauvais esprit.

APPLICATIONS

Je reprends très vite les mots qui me restent tout vifs en mémoire : BLANC – PAGE – PAPIER – OBJET – LUMIÈRE – DÉCORATIF – NÉANT – TECHNIQUE – TISSER – INSPIRATION – COMPOSITION – IMPRIMÉ – MULTIPLE.

Commençons par le BLANC, albus. Le BLANC nous ramène immédiatement à d'autres termes de la liste : PAPIER, LUMIÉRE, NÉANT. Le blanc du papier ; la page blanche, la fameuse ; l'angoisse mythique. C'est la panne d'inspiration, l'incident technique. La surface vierge, ennemie à combattre par le travail, trou noir où s'engouffrent l'âme et la pensée de celui qui cherche à tirer quelque chose du néant, à rendre concrète une chose abstraite. Le blanc appelle le NOIR. Quoi de plus simple, de plus émouvant, qu'une ligne noire tracée sur une surface blanche. La pureté de la ligne japonaise : simplicité extrême, la plus difficile – Hokusai. Il y a la tentation de masquer le blanc par le noir, un néant pour un autre, un vide pour un autre, la lumière pour l'obscurité – Malévitch. Il y a la tentation de faire travailler l'encre noire, la matière noire, et le blanc naturel du papier, la matière blanche, de les faire combattre, ou de les faire tracer ensemble des frontières graciles, perméables, par où le regard pourra s'échapper et dériver vers ailleurs – Escher.

Le noir et blanc, c'est l'âme, mystérieuse et sinueuse. Et puis, le noir et le blanc appellent de toutes leurs forces la COULEUR. La couleur, on l'aborde prudemment, elle est puissante, elle est vivante, elle réagit, elle interagit. Au début, on y va timidement. On teste, on recule, on a un peu peur. Enfin, on ose l'appliquer, elle nous surprend et nous saute aux yeux, elle fait plaisir à voir, elle est lumineuse, elle bouge, comme la vie. C'est Van Gogh. Et Picasso, Miró, Klein, Mondrian, Warhol, Magritte, Calder…

On est parti loin des livres pour enfants, revenons-y. Si je parle de couleur, de papier, de lumière, de néant, c'est peut-être parce que le soir tombe et qu'avec cette obscurité qui descend le long des murs, on ressent ce petit pincement qui fait devenir sérieux. J'aime l'art. Il m'intéresse, il me passionne, il m'apprend, me surprend. J'aime l'art, parce qu'il nous parle et nous questionne, que des mondes sont contenus dans les œuvres des artistes. L'art met sous nos yeux des formes simplifiées issues d'esprits complexes. Ces formes tentent de se frayer un passage à travers un amas de contradictions et de désirs, des chairs bouillantes, un cœur, une âme sinueuse. Et parfois elles y parviennent, et alors c'est lumineux, et parfois elles n'y parviennent pas. Et alors c'est raté, il faut recommencer. Combien de fois l'artiste recommence-t-il avant de nous présenter une forme qui ressemble à l'évidence même ! Qui semble être tirée du néant comme on sort un pain du four ! Facile, se dit-on. Et parmi les centaines et les milliers d'objets, de propositions qui sont fabriqués, inventés par les artistes, très précieux à mes yeux sont les livres. Ils sont précieux de par leur modestie d'objet, leur petite taille, leurs intérieurs vivants bien au chaud sous la couverture, peau sur les chairs, les livres semblables à nous-mêmes.

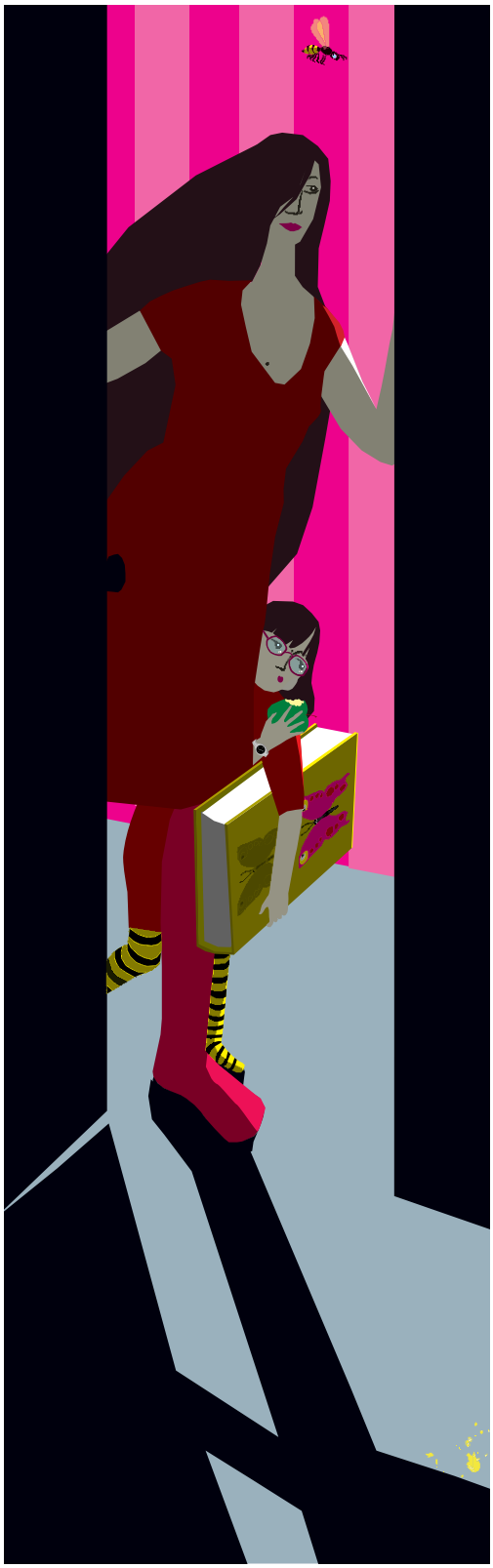
Les livres, ce sont ces petits objets, formés de pages reliées entre elles, et imprimées grâce à des techniques de reproduction. Et c'est là une de leurs caractéristiques les plus marquantes : ils sont reproduits en un certain nombre d'exemplaires. Ainsi, un même livre peut être présent dans plusieurs endroits à la fois. C'est cette ubiquité qui fait son charme. C'est ce qui fait aussi le charme des cartes postales, cartes postales de *La Joconde*, par exemple. Une Joconde dans chaque foyer du monde, coincée sous le miroir de la salle de bains, punaisée à côté d'une pin-up, glissée dans un bon livre… Un livre ne coûte pas cher. On le trouve partout (pas au rayon légumes, s'entend). On peut le corner, l'utiliser comme cale, le feuilleter aux toilettes, le prêter, l'offrir. On peut s'en faire des cabanes, le glisser sous sa couette pour lire en cachette. On peut le lire sérieusement, on peut ne pas en revenir. On peut le lire à voix haute, le toucher, le caresser, le retourner, le regarder, faire semblant de le lire, faire semblant de l'avoir lu, l'emporter, le perdre, le jeter. Ce n'est pas grave. Mais si on le lit, et que c'est un bon livre, il s'ouvre sur l'immensité. Un livre c'est l'immensité, condensée en une petite masse rectangulaire. Un édifice qui tient dans la main. C'est l'art sous une forme moderne et pratique, décomplexée, légère.

Un album a sa place à part parmi les livres. Il se lit sans langage, ou si peu. On pourrait croire qu'il fut conçu pour les analphabètes. « J'écris pour les analphabètes », disait Artaud (qui, entre parenthèses, n'avait pas l'air commode). Non pas « à leur intention », mais « à leur place », comprenait Deleuze. Faire un album, c'est peut-être, entre autres choses, écrire, dessiner pour les enfants : non pas à leur intention, mais à leur place. Si les enfants n'écrivent pas de livres, c'est peut-être parce qu'ils sont analphabètes, peut-être parce qu'ils sont occupés à vivre. Mais une fois devenu grand, une fois alphabétisé, une fois instruit, une fois que la vie ne suffit plus, parfois l'enfant veut raconter, dire, faire : alors l'homme écrit, peint, dessine, filme, sculpte, chorégraphie, compose. L'homme peut écrire en tant qu'enfant, en tant qu'animal, en tant qu'analphabète. On pourrait dire, sous leur impulsion, eux qui n'écrivent pas. Tous les bons livres pour enfants ont été, en ce sens, écrits par des enfants. Tomi Ungerer écrit et dessine à la place d'un enfant. Sendak, Munari, Ponti, Potter, Franquin écrivent, dessinent à la place d'un enfant, d'un animal. Prévert, Lewis Carroll, Queneau écrivent à la place d'un enfant. Chaplin, Demy filment à la place d'un enfant. Tout art apprécié des enfants est souvent le fait d'enfants au visage et à parole d'hommes. Et il en résulte que tout art apprécié des enfants est un art à part, avec son langage à

lui, ses façons à lui, immédiatement reconnaissable par eux, par cette mystérieuse alchimie des âmes qui les fait se rencontrer, se connaître, et s'aimer.

CONCLUSIONS

Il se faisait tard déjà, chez moi où les cigarettes étaient presque finies. Le silence de la nuit était tombé sur la ville, les voitures passaient mais plus espacées, moins pressées. Les voix résonnaient différemment dans la rue. Je réfléchissais à ce que je venais d'écrire, j'en relisais des morceaux, et il me semblait qu'il manquait partout des bribes, des précisions, il fallait partout faire des ajouts, des coupes. L'imperfection, l'anarchie régnaient là où j'avais espéré la claire parole. Mais comment, direz-vous, pouvais-je en attendre autant d'une longue suite de propos élaborée après une pioche hasardeuse dans un vieux *Robert* ? J'avais été présomptueuse, sans doute. J'avais voulu m'atteler à une tâche, et je m'y étais prise mal, comme souvent. Pour bien faire, il aurait fallu tout recommencer. Mais comme souvent, la lâcheté, qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.



www

Voir aussi le site de Betty Bone
http://www.bettybone.com/

Bibliographie

Aux éditions Courtes et longues
La Madeleine de Proust, 2011.
Quatre saisons, 2012.
Devinez quoi ! quatre objets du Musée des Confluences, 2013.

Aux éditions Mango
Le Corbusier, l'œil et le mot, 2005.

Aux éditions du Père Castor
Comment ses amis délivrèrent la gazelle, 2003.
Un singe bien attrapé, 2004.
Je dessine : les formes, 2005.
Je dessine : la nature, 2006.

Aux éditions du Rouergue
La Nuit, 2005.
L'Heure du facteur, 2010.

Aux éditions du Sorbier
Balade, 2005.

Aux éditions Thierry Magnier
Dudu, 2005.
Dudu, Coco et Nana, 2008.
De haut en bas, 2010.
Bec-en-l'air (texte de Martine Laffon), 2011.

HAL
archives-ouvertes.fr

Jeu de pistes chez Betty Bone

Nelly Chabrol Gagne

To cite this version:

Nelly Chabrol Gagne. Jeu de pistes chez Betty Bone. Article réalisé pour le livret de la Saison graphique 2012 de la ville du Havre. 2012. <hal-01634967>

HAL Id: hal-01634967

https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01634967

Submitted on 14 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEU DE PISTES CHEZ BETTY BONE

Pour Alix

Ses initiales sont celles d'une star cinématographique des années 1960, son pseudonyme a des consonances américaines qui nous égarent ; pourtant, Betty Bone, née quelque part en France et quelques jours seulement après la sortie du film *Une journée particulière*, a décidé depuis 2005 de consacrer une large part de sa vie à la création d'albums de jeunesse[1]. Sa technique se remarque d'emblée dès les couvertures : des échos entre noir et blanc alternent avec une gamme chromatique, forte des couleurs utilisées par les imprimantes en quadrichromie. Aucune profondeur ne perturbe les aplats juxtaposés ou superposés ; les formes ainsi créées, dont les couleurs franches imposent leur étonnante présence, constituent une invite à entrer dans chaque livre où des histoires polyphoniques attendent le-la lecteur-trice. Pénétrons maintenant dans l'espace-temps des albums.

I. A la recherche des temps perdus et retrouvés

En avril 2005 Betty Bone publie *Dudu*. Sur fond bleu cyan, la première de couverture présente l'héroïne, de rouge vêtue, cheveux au vent, la bouche en cœur et le regard fixé vers l'avenir du livre et de sa vie peut-être ; sur la quatrième, deux autres fillettes, reliées ensemble par la même tenue rouge, pointent un index vers Dudu, car elles sont « à la recherche de leur sœur perdue ». Le prénom Dudu envahit les gardes d'entrée et de sortie de l'album, mais l'enfant a bel et bien échappé à ses deux sœurs ; il faudra une partie de l'après-midi printanière pour que la fillette soit rejointe enfin « près du grand bassin ». La ville alors les environne de son noir grandissant, mais elles savent

[1] Voir bibliographie en annexe.

jouer à cache-cache avec les frayeurs urbaines et s'acheminer sans danger jusqu'à la maison maternelle. Et ce-pendant ? ont demandé, inquiètes ou en colère, quelques lectrices adultes à l'artiste : que faisait donc cette mère inconséquente ? Betty Bone n'avait sans doute pas anticipé pareille question ; pourtant, elle y répond graphiquement en 2008 avec *Dudu, Coco et Nana* : pendant l'escapade de ses trois filles (mais elle ignore que l'une d'entre elles s'est échappée), la mère peint dans son atelier en compagnie de Titi, la benjamine. Ainsi, nous découvrons deux points de vue différents à quelques années de distance : celui de Coco et Nana puis celui de Titi et sa mère. Le dernier point de vue de ce qui est annoncé comme une trilogie, celui de Dudu, se tapit encore dans le secret de la création. L'artiste prend son temps pour évoquer une journée particulière dans la vie de cette famille, pour le moment réduite à ses constituants féminins.

Le volet masculin est abordé également dès mars 2005 avec le tout premier album de Betty Bone : *La nuit* ; mais il faudra sans doute au-à la lecteur-trice lire et relire les albums pour trouver le fil conducteur reliant le cycle Dudu au cycle Ali. Si nous observons les images, nous constatons qu'il s'agit de papiers découpés, collés les uns à côté des autres : ainsi surgit un monde de formes inédites. Nous faisons connaissance avec Ali qui, ne dormant pas, quitte sa maison très isolée dans la montagne pour une promenade nocturne. Des bruits de plus en plus pressants le guettent, mais lui va, bravant sa peur, puis rentre au logis. Il faudra cette fois cinq ans à l'artiste pour renouer avec Ali et sa maison montagnarde dans l'album *L'heure du facteur*. Désormais, il fait jour : Ali est allé couper du bois et a préparé du café pour se (ré)chauffer. Deux chats, l'un rose magenta et l'autre jaune, lui tiennent compagnie et rappellent le chat bleu qui vit dans la maison urbaine et féminine. Piètre indice pour relier les deux univers ? Peut-être pas. Ensuite, Ali dessine sa maison, l'adresse à Johnny Picasso, descend à la rencontre du facteur, parmi les arbres et la neige, comme tous les mardis. Une image ultime montre le grand dessin déplié devant un jeune

homme, Johnny, allongé dans une pièce ; la fenêtre ouverte sur la nuit dévoile un bout du même décor que celui de la première double page de *Dudu* ou que celui de la dernière double de *Dudu, Coco et Nana*. Par ailleurs, sur la sonnette de l'appartement citadin, nous lisons « Picasso ». Alors, tout s'éclaire et s'obscurcit en même temps, nous laissant libres d'imaginer la famille Picasso, ici à la montagne et là en ville, partageant des passions et des qualités communes, comme l'art du dessin, de la confiance mutuelle ou celui de vivre sa vie sans avertissement.

Après avoir mis en images et en liens subtils les temps partagés et les temps successifs, Betty Bone utilise l'art mémoriel qui annihile toute distance temporelle. Elle se souvient, à l'instar de Georges Perec[2] – que j'entrevois dans *De haut en bas*, marchant, un chat rouge sur une épaule –, de sa lecture proustienne. D'ailleurs, dans la maison féminine, un livre de Proust à la couverture verte n'est-il pas posé sur le sol ? Et que représentent le tableau jaune que la mère peint dans son atelier souterrain ainsi que toutes ces taches de la même couleur parsemées dans *Dudu, Coco et Nana*, sinon la future *Madeleine de Proust* ?

Ainsi, en travaillant l'album de jeunesse, Betty Bone trace des univers qui tiennent ensemble deux temporalités – diachronique et synchronique-, lesquelles s'emploient à entrer en résonance avec les temps de la création et celui de la lecture. Si l'art de Betty Bone est un art de la mise en scène du temps, il l'est tout autant de la mise en espace.

II. De la maison Dali à la maison Picasso

Betty Bone engage son-sa lecteur-trice dans de menues histoires où, nous l'avons dit, entre des personnages qui semblent appartenir à la même famille, du temps s'écoule – la nuit, le jour, les heures d'une après-midi d'avril – et donne vie à ces derniers. L'artiste ose davantage lorsqu'elle confie à chaque page le

[2] Auteur du texte *Je me souviens* (1978).

soin de sonder les possibilités de l'album dans sa vocation à parler aussi de peinture, par exemple dans l'usage qu'elle fait des matières et des couleurs. Dans *La nuit*, le blanc de la neige se reflète dans celui de la lune, entrant en contraste avec le noir des arbres, du ciel, des oiseaux. Nous sommes peut-être au commencement du monde, dans la solitude d'un homme qui signe son passage dans ses empreintes : noir sur blanc. Lorsque dans la maison d'Ali tout est prêt (chaleur du poêle et de la cafetière), l'homme devient créateur ; tout autour de lui éclosent les couleurs – deux oiseaux multicolores et inséparables, deux chats monochromes qui annoncent les deux couleurs dominantes des couvertures du cycle Dudu, puis les chaussettes dépareillées, le polo fleuri et les yeux vairons d'Ali. Nous savons que le dessin d'Ali sera véhiculé jusqu'à la ville et qu'il entrera chez les Picasso, là où se succèdent les périodes bleue, rose, rouge et jaune de l'artiste narratrice, des artistes personnages, de peintres aussi dont Betty Bone a reçu en héritage non seulement les couleurs, mais encore la nécessité de bousculer les codes de la représentation.

En effet, chez les deux peintres espagnols implicitement convoqués par Betty Bone, nous détectons ce souci de ré-interpréter et de ré-enchanter le monde, de lui procurer des miroirs artistiques déformants pour nous aider sans doute à le mieux cerner. C'est pourquoi le-la jeune lecteur-trice lira une autre histoire s'il-elle ouvre *La nuit* de façon verticale : soudain, la nuit s'anthropomorphise et son visage aimant pourrait se faire dévorateur ; mais Ali sait être complice de la nuit dont l'œil lunaire, accroché dans le ciel, demeure son ange-gardien. Dans *L'heure du facteur*, le visage d'Ali paraît double ou duel (de face et de profil tout à la fois), un peu à la façon cubiste de Picasso. De même, son habit polychrome devient prairie tandis que le chat jaune joue avec une abeille, échappée du tissu. La scène surréelle nous conduit de nouveau à la page de garde qui place le printemps (voir les bourgeons sur l'arbre) en plein hiver et le bleu du jour dans l'encadrement de la fenêtre. Dali mais encore Magritte sont invités dans l'album qui, du coup, s'épaissit d'une autre histoire :

celle des représentations capables d'aller bien au-delà de la raison et ce n'est pas Proust, revisité par Betty Bone, qui s'en plaindra quand celle-ci, dans *La Madeleine de Proust*, recrée le vertige de la sensation mémorielle en chahutant et déconstruisant couleurs et formes de l'instant présent jusqu'à ce que naisse, dans l'espace de la page, jaune, dorée, énorme, celle par laquelle le souvenir délicieux émergea : la madeleine de Tante Léonie. Miracle de la création servant l'instant de grâce, reconquis, de la petite enfance. Et que dire de cette double page dans le même album qui consacre un autre moment clé de l'enfance proustienne, au moment rituel du coucher ? Il suffit alors de pencher légèrement le livre pour voir apparaître le visage et le cou d'albâtre de la mère, ses lèvres rouges en forme de larme ou mieux : de cœur, ce cœur d'enfant qui se forme, se dilate, grossit dans les trois doubles suivantes, grâce à une surimpression de rouge dans le noir, utilisé à bords perdus. Ces quelques exemples montrent à quel point Betty Bone prend au sérieux les enfants lecteur-trice-s en leur offrant du temps, des espaces, des personnages protéiformes et dont les sensations trouvent refuge dans l'espace recréé de l'album, bref : en leur proposant de construire et de déconstruire du sens à satiété.

III. L'album selon Betty Bone

En investissant le secteur de la littérature en images pour enfants, *via* des éditeurs de création dont l'exigence est revendiquée[3], Betty Bone a plusieurs ambitions : celle de conter la vie de ses créatures auxquelles elles donnent forme sur l'écran de son ordinateur et celle de rendre visible, grâce à ce même geste créateur, la puissance des images pour exprimer l'essentiel, à savoir la respiration de la vie dans ses durées, ses espaces et ses sensations multiples. Quand la Bible avance qu' « Au commencement il y a le Verbe », l'album *Bec-en-l'Air* nous interroge différemment depuis septembre 2011. Des gardes noires où l'on déchiffre à peine les mentions légales du livre précèdent une absence de

[3] Thierry Magnier, Rouergue, Editions Courtes et longues.

page de titre ainsi qu'une double du même noir uni et profond sur laquelle nous découvrons trois lignes qui progressent dans l'espace : « Au début, quand tout a commencé, il n'y a avait rien. » Le texte, une fois n'est pas coutume, est signé de la philosophe Martine Laffon, spécialiste de la Genèse de surcroît : son verbe s'imposerait-il ? Rien de moins sûr puisqu'il est coloré de ce bleu cyan désormais familier, marque de Betty Bone, qui lui octroie aussitôt sa qualité d'image. Le texte rectifie ensuite en haut de la double suivante : « Rien qu'un oiseau, Bec-en-l'Air. » Il nous est sûrement parlé ici de la création du monde et de celle de l'album dont la page réussit cette performance de contenir à la fois sur son recto et sur son verso le dedans et le dehors (ou le jour et la nuit) tout en maintenant possible le jeu plus classique du recto/verso comme passage symbolique d'un monde à un autre. Ce faisant, se construit sous les yeux ébahis du-de la lecteur-trice la rencontre de deux espaces-temps (la nuit et le jour), de deux règnes (végétal et animal), de la naissance gémellée de la lune et du soleil, en l'absence remarquable de l'être humain. Dans le monde selon Betty Bone, Ali sera peut-être le premier homme. Mais ce n'est pas tout : les artistes semblent suggérer aux enfants lecteur-trice-s de scruter au-delà des apparences, de croire dans le pouvoir des histoires, des images et des mots toujours renouvelés, sans se contenter d'un/du livre unique. Oiseaux et insectes virevoltent un peu partout dans les albums de Betty Bone, l'ornithomancienne[4] : insaisissables et minuscules, ils attirent notre attention dans leur faculté à être partout messagers et guides bienveillants lorsqu'ils sont au contact de la nature originelle. Dans cet univers ainsi conçu et préalable, les êtres humains n'ont qu'à bien se tenir : Ali, Johnny, Dudu et quelques autres constituent quelques échantillons hors normes de la constellation de l'artiste.

Si Betty Bone interroge volontiers les codes de la création, elle n'en éprouve pas moins ceux de la lecture normative. Je ne prendrai que deux

[4] Nous noterons que le film *Dudu* (2008), réalisé par Betty Bone à partir de son album éponyme et joint à *Dudu, Coco et Nana*, commence par des chants d'oiseaux.

exemples afin de montrer un peu comment l'artiste se soucie de la réception de ses œuvres. Déjà *Dudu, Coco et Nana* nous a habitué-e-s à lire dans la troisième dimension. En effet, une page au fond blanc insérée entre chaque double colorée porte le texte pris en charge par Titi. La lecture dépend de la manipulation de cette page surnuméraire, voire troublante. Lue en compagnie de la page de gauche, de la pleine page ou encore niée si on la maintient à 90° du plan de l'album, l'intruse nous convie à instaurer diverses temporalités et à hésiter entre plusieurs interprétations : celles fortement suggérées pas Titi qui se plaît à jouer avec le-la lecteur-trice ou celles que les images dévoilent[5].

En 2010 paraît un album dont le titre s'inscrit verticalement sur la couverture, en référence à ce qu'il signifie : *De haut en bas*. Notre regard est aussitôt attiré par celui de la fillette dirigé vers le haut et le hors champ du livre tandis qu'une laisse rouge reliant la main de l'enfant à un chien porte le nom de l'artiste dans une oblique qui, *a contrario*, nous attire vers le bas. L'album, dont la construction serait à étudier de près, met ainsi tout en œuvre pour que notre œil accepte de gambader un peu partout sur notre environnement quotidien. Que d'apprentissages visuels aurions-nous à procéder de la sorte ! Que de virtualités à tester pour élargir notre champ de vision, trop souvent limité à ce que l'on nous commande de voir (et de ne pas voir) ! Une saison et le temps qu'il fait sont observables si l'on apprend à regarder en haut ; à hauteur de regard, les passant-e-s méritent chacun-e une observation méticuleuse[6] ; à ras de terre, la ville livre ses déchets, ses reflets, ses SDF, ses chaussures et leurs histoires socioéconomiques, ses secrets en somme. Et ce-pendant, me direz-vous ? Et bien, un avion a eu le temps de décoller ici (sur la page de garde du début), de voyager (tout au long du livre) et d'atterrir là (sur la garde de sortie). Décidément, Betty Bone connaît bien les pouvoirs de l'album.

---

[5] Voir Nelly Chabrol Gagne : *Filles d'albums. Les représentations du féminin dans l'album* (Le Puy-en-Velay, L'atelier du poison soluble, octobre 2011, pp. 115-116).

[6] C'est ainsi que j'ai reconnu George Perec dans la foule ou bien que son clone veuille m'excuser, si j'ai commis une erreur d'identification.

Ce petit voyage parmi les livres nous aura permis, je l'espère, de prendre la mesure d'une œuvre qui mérite pleinement cette appellation, en vertu du fait que son auteure n'a de cesse d'inspecter le *medium* qu'elle travaille, à savoir la surface blanche du papier ou de l'écran, afin d'en faire émerger différents sens. A la confluence des arts picturaux, des souvenirs de lectures et de jeunesse, les albums s'élaborent, se répondant à quelques années de distance, déconstruisant discrètement la stéréotypie de la plupart des ouvrages de consommation courante. Dans ce contexte, je dis qu'au commencement de l'art, de l'album, il y a (aussi) l'artiste Betty Bone.

Fait à Vichy, début avril 2012
Nelly Chabrol Gagne
Maîtresse de conférences (Université Blaise Pascal, CELIS, Clermont-Ferrand)
Dans le livret de *Une saison graphique 2012*, Bibliothèque Universitaire du Havre.

ANNEXE BIBLIOGRAPHIQUE (par ordre chronologique d'édition)

La nuit. – Rodez, éditions du Rouergue, « Varia », mars 2005

Dudu.- Paris, éditions Thierry Magnier, septembre 2005

Dudu, Coco et Nana. - Paris, éditions Thierry Magnier, juillet 2008

L'heure du facteur. - Rodez, Rouergue, « Varia », février 2010

De haut en bas. - Paris, éditions Thierry Magnier, novembre 2010

Bec-en-l'Air (texte de Martine Laffon). - Paris, éditions Thierry Magnier, septembre 2011

La Madeleine de Proust (illustrée par Betty Bone). – Paris, éditions courtes et longues, 2011.

Dudu, Coco et Nana

Trois p'tits tours et puis s'en vont !

Raconter l'absence

Betty Bone a signé en septembre dernier un album marquant, tant par son graphisme que par son élaboration narrative. Il s'agit de la reprise de l'histoire de son album *Dudu* sous un nouvel angle de vue, celui de la mère et de la petite sœur restées à la maison pendant la promenade des trois plus grandes. L'album est accompagné de l'adaptation animée de *Dudu*. Betty Bone travaille à la création d'une nouvelle histoire présentant le point de vue de Dudu au cours du même après-midi. Une trilogie mettant en scène la disparition et l'apparition au cœur de l'album.

De *La Nuit* à *Dudu, Coco et Nana*

Betty Bone a habitué son lecteur à une subtile lecture de l'image. Dans *La Nuit*, un homme déambule dans la nature désertée par les humains, les sens hypertrophiés par l'atmosphère du paysage enneigé. Au cours de cette promenade, la nuit se matérialise, apparition visuelle onirique, dans un jeu d'image cachée dans le fond de la page. La forme obscure du ciel découpée sur le blanc de la neige entre dans un dialogue muet avec la nature et le personnage, effrayé par la sensation (que figure l'image) de se faire absorber par la nuit noire.

Dans *Dudu, Coco et Nana*, Betty Bone joue tout autrement sur l'apparition.

Une mise en scène dans la mise en page

Le système repose sur l'intercalation, au milieu d'une pleine double page illustrée à fond perdu et colorée, de deux pages recto verso sur fond blanc. Ces deux pages portent le texte de l'album mais également des motifs graphiques qui sont la reprise, pas tout à fait à l'identique, de motifs présents sur les pages qu'elles dissimulent. Tourner la page actionne donc certains personnages (abeille, chat…) dans une dynamique de flip book. L'ensemble de cette mise en scène déroute et fausse la lecture d'un même espace-temps.

Par exemple, sur la première page de l'histoire, le lecteur est face à un tableau énigmatique dans lequel la perception des différents plans peut être erronée. Le texte, en face, est lui aussi assez surprenant, tant dans les sonorités que dans les éléments de contexte qu'il pose et qu'on ne retrouve pas sur l'illustration en regard. Le lecteur est ainsi incité à tourner la page vers l'endroit que semble avoir tout juste quitté l'abeille. En effet, le geste accompli – un pas vers l'avant – semble faire figure de ralenti arrière : revoilà l'abeille quelques secondes plus tôt, et voilà maman buvant son café, tel qu'annoncé dans le texte de la page précédente. Elle est pourtant bien là dès la première page, sitôt qu'on a fait de sa chevelure le lien entre les deux pages. Chaque scène repose ainsi sur quatre pages indissociables.

Une apparition en deux temps

Dans la composition suivante, le lecteur repère que la scène se déroule dans la même pièce, vue sous un angle plus général. Le zoom arrière a détaché plusieurs plans qui se superposaient antérieurement : le décor prend place et sens (les ailes de papillon qui pouvaient faire figure de petite barrette à cheveux

reprennent leur réalité de décoration murale). La mise en scène met en valeur l'apparition de la fameuse Dudu, qu'on entend avant de voir :

« "Ouais !" dit Dudu / et sa main heurte le bol / le lait s'envole / sa tartine tombe sur le sol / du mauvais côté. » Le lecteur a beau vouloir identifier Dudu (il a le choix entre les trois sœurs visibles à l'image, selon son hypothèse de lecture et/ou sa connaissance de l'album précédent), il ne peut être satisfait : en effet, si la tartine est bien là, gisant à terre, le lait renversé est introuvable. Le lecteur n'a plus qu'à suivre les regards des personnages pour trouver la clé de lecture… et, page suivante, Dudu apparaît enfin dans un véritable télescopage temporel dans lequel le lait est à peine bousculé, alors que le chat a déjà repéré la tartine chue.

Ce déséquilibre, d'où émanent frustration et plaisir, rythme tout l'album, y compris le texte. Composé d'échos imparfaits, de nombreux heptasyllabes, il s'apparente à une prose poétique à savourer à haute voix.

En-quête

Cette même double page apporte aussi une nouvelle révélation : les filles ne sont pas trois sœurs, mais quatre ! Des indices vestimentaires (quatre paires de bottes) traînaient pourtant déjà à terre… Car l'insertion d'éléments propres au roman policier participe également de la mise en scène de la disparition dans les deux albums (le polar est un des genres préférés de l'auteur). Dans *Dudu*, la petite fille a disparu avant même l'ouverture du livre. Toute la progression de l'album réside sur l'illusion de sa réapparition à chaque nouvelle double page. Dans l'adaptation animée de l'album, la transposition des pages, reprises à l'identique, se réalise par étapes : strate par strate, les éléments du décor s'installent sur l'écran, par couches de couleur ou par motifs. Il s'agit d'apparitions successives qui façonnent la tension narrative, maîtrisée par la voix qui lit le texte de l'album en fragile décalé des apparitions visuelles.

Traduire l'angoisse

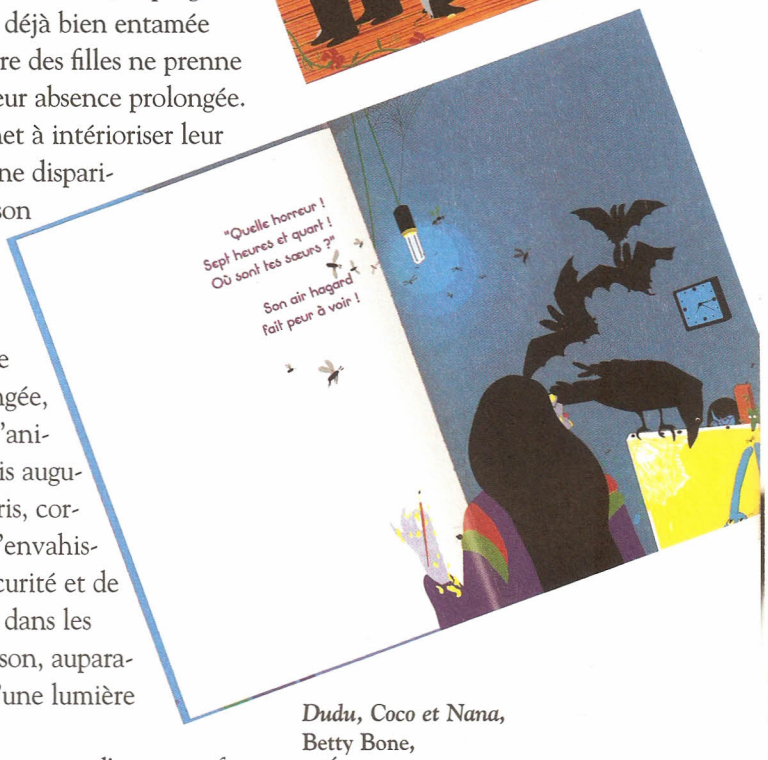
Dans *Dudu, Coco et Nana*, la progression du livre est déjà bien entamée avant que la mère des filles ne prenne conscience de leur absence prolongée. Quand elle se met à intérioriser leur retard comme une disparition anormale, son angoisse se traduit par une alternance de plans en plongée puis contre-plongée, par l'intrusion d'animaux de mauvais augure (chauves-souris, corbeau...), et par l'envahissement de l'obscurité et de la couleur noire dans les pièces de la maison, auparavant baignées d'une lumière chaude et vive.

Crânes d'hommes et d'animaux font même irruption aux murs et sur les marches d'escalier. Mis en relation avec d'autres détails du décor (corbeille de fruits, papillon, fleurs, sablier, montre, etc.) ils révèlent un thème clé de l'album : l'écoulement du temps. La bougie fond, la bulle de savon éclate, le bocal en verre se brise. Toute chose et tout être tendent vers un même destin : la disparition.

Si la disparition est un moteur de tension narrative par excellence, Betty Bone en exploite largement les ressources créatives, dans l'illustration numérique, la couleur, le texte, la mise en page et le jeu sur le point de vue.

Nous n'attendons plus que celui de Dudu…

Dorothée Copel



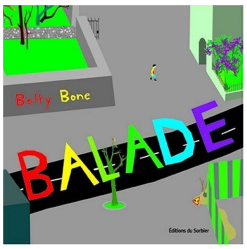
Dudu, Coco et Nana,
Betty Bone,
© Éditions Thierry Magnier, 2008

La Joie par les livres

Les Visiteurs du soir

Rencontre avec Betty Bone

Le 13 décembre 2007, nous recevions Betty Bone, interviewée par Véronique Soulé



La soirée commence avec deux mystères : Qui se cache sous ce nom, Betty Bone ? Et pourquoi arrive-t-elle les mains dans les poches, sans carton à dessin ?

Betty Bone, c'est un pseudonyme bien sûr, on n'en saura guère plus. Sauf qu'elle juge son véritable patronyme absolument « nul » et qu'elle s'est donc choisi un nom percutant, dynamique et « qui sonne bien ». Ajoutons qu'il va comme un gant à cette jeune femme svelte, souriante et pétillante.
De son enfance on saura qu'elle habitait une maison aussi isolée que la petite maison perdue en pleine nature représentée dans l'album *La Nuit*, et qu'elle a donc découvert la ville plus tard. La ville qui la fascine, qui lui semble exotique, qui est belle et à côté de laquelle on peut parfois passer sans la remarquer. Dans ses albums la ville n'est pas un simple décor, elle fait partie intégrante de l'histoire.

Traditionnellement dans les *Visiteurs du Soir*, les invités, surtout quand ils sont illustrateurs, viennent avec leur carton à dessin, des esquisses, des carnets de croquis, des originaux, des maquettes… Et ce soir, rien. Rien, car Betty Bone ne dispose pas d'un tel matériau, elle n'a rien à montrer des évolutions de son travail, car tout se passe sur ordinateur. Tout est donc virtuel, la seule trace c'est le livre !

Elle dessine donc sur ordinateur, superpose des aplats de couleurs en couches successives, de manière grossière, puis affine, « découpe ». Ainsi pour *Dudu*, elle prend une « feuille » bleue, coupe des petits bouts de rouge, les pose sur la « feuille » bleue, ajoute des noirs, affine, re-découpe des formes… jusqu'à l'image définitive. L'ordinateur lui permet aussi de grossir l'image et ainsi de peaufiner les détails ce qui serait impossible à réaliser en taille réelle. Car Betty Bone accorde une grande attention aux détails. Elle en parsème de nombreux dans ses albums pour que les lecteurs puissent découvrir des choses à chaque nouvelle lecture.

Betty Bone insiste, elle travaille certes sur ordinateur, mais l'ordinateur ne sait pas dessiner, c'est bien elle qui dessine ! Cette technique lui permet aussi de maîtriser parfaitement la couleur, bien mieux qu'avec des originaux imprimés où l'artiste est souvent déçu par le rendu. À l'ordinateur elle dose au pourcentage près ses couleurs et obtient le rendu souhaité, parfaitement fidèle au nuancier qu'elle a utilisé. De même elle accorde une grande attention

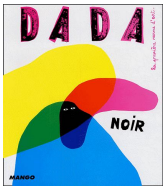
au mariage des couleurs et à la perspective, elle joue sur l'absence de cadres ce qui peut permettre par exemple de découvrir que ce qu'on croyait n'être rien, du vide, est en fait un mur. Son dessin n'est pas un dessin réaliste, elle affectionne plutôt l'abstrait, elle aime déboussoler son lecteur, lui faire découvrir encore quelque chose après vingt lectures. Et puis, Betty Bone sait bien que les jeunes enfants qui écoutent un album qu'on est en train de leur lire, ont du temps pour regarder les images, et que s'il leur faut des repères en adéquation avec ce qu'ils entendent, ils aiment aussi découvrir des détails supplémentaires, voir dans les images de choses qui ne sont pas dites dans le texte, trouver des sujets de digressions. Il s'agit de rendre le lecteur curieux de ce qui va se passer, de lui donner envie de tourner la page, envie de revenir sur le livre, et cela se passe exactement comme cela puisque Betty Bone nous ramène avec son image finale au point de départ. Mais que de choses se sont passées entre les deux !

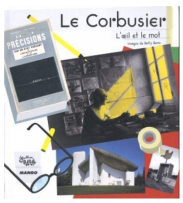
Comment s'y prend-elle pour créer ses albums ? Pas de chemin de fer précis, elle part d'une idée, d'une image, elle sent par contre immédiatement l'ambiance, et construit ensemble textes et images qui évoluent sans cesse jusqu'à la version finale qui peut être travaillée pendant des mois, voire des années.

Betty Bone est toute jeune, son œuvre est donc encore modeste : essentiellement trois albums qu'elle a imaginés, écrits et illustrés : *Balade*, *Dudu* et *La Nuit*, des albums qu'elle avait commencés à l'École des arts décoratifs de Strasbourg. Mais là-bas elle n'a pas appris grand-chose sur l'édition, la fabrication d'un livre, la littérature de jeunesse. C'est donc plus tard, en se formant elle-même, en rencontrant des éditeurs, qu'elle a retravaillé ses histoires pour qu'elles deviennent des albums.

Betty Bone distingue les travaux de commande qu'elle a réalisé au Père Castor, sans rencontrer les auteurs et en devant prendre en compte une ligne éditoriale précise, de ses propres oeuvres. Ce travail lui a cependant permis d'entrer dans l'édition et lui a appris le métier, mais ce qui l'intéresse ce sont ses propres créations, ou un travail de collaboration à quatre mains comme un projet sur lequel elle travaille avec un poète. Malgré tout, et même si Betty Bone le regrette, le livre qui s'est le mieux vendu est *Je dessine comme un grand : les formes* (Père castor Flammarion, 2005), un travail de commande dans lequel elle a essayé d'apprendre aux enfants à regarder pour apprendre à dessiner, citant au passage Tana Hoban.

La rencontre qui lui a ouvert les portes de l'édition jeunesse, c'est celle avec Jean Podéros, directeur de la revue d'art « Dada », chez Mango, en 2004. Il lui confie d'emblée les illustrations pour le numéro de « Dada » sur *Le Noir* (n°106), puis un ouvrage à illustrer sur *Le Corbusier* (Mango, 2005).



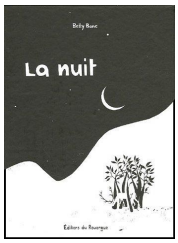


Et dans la foulée, mais c'est un hasard, Le Sorbier (*Balade*), Thierry Magnier (*Dudu*) et Le Rouergue (*La Nuit*) ont publié, la même année, en 2005, des livres qui étaient prêts depuis

longtemps. Pourquoi tant d'éditeurs ? Tout simplement parce que l'un avait accepté un projet mais refusé un autre, et ainsi de suite…

Et depuis plus rien ? Si, des albums sont prêts, sont en attente depuis plusieurs mois... Donc 2008 devrait de nouveau être une année riche pour Betty Bone, avec probablement deux livres chez Thierry Magnier et un ou deux au Rouergue.

2006 cependant n'a pas été une année vide puisque Betty Bone a été en résidence d'auteur à Troyes et qu'elle a réalisé des films d'animation à partir de ses trois albums. Films que nous avons eu la chance de visionner. À la projection, la magie opère, ainsi *Le Noir*, cet album autour d'un projet graphique qui joue sur le noir et blanc, s'éclaire par le film ; *Dudu* prend une autre dimension ; et *Balade*, par un travelling continu, nous entraîne loin. Tout a été retravaillé pour ce nouveau support, des images redessinées, des histoires raccourcies, des cadres qui disparaissent, mais surtout un énorme travail sur le son, toujours inventé, jamais en prise directe. Ceux qui voudraient voir ces films, très convaincants, devront soit louer l'exposition à Troyes, soit aller sur le site que Betty Bone est en train de construire (bettybone.com), soit venir les visionner à notre centre de ressources puisqu'elle a eu la gentillesse de nous les confier. Parmi ses projets : la parution d'un album chez Thierry Magnier reprenant les personnages de *Dudu* mais en prenant le point de vue de la mère. Son souhait serait alors que Thierry Magnier joigne à ce deuxième volet le DVD de son film d'animation adapté de *Dudu*, ce qui permettrait aux lecteurs d'avoir des lectures complémentaires. A suivre…



Quand on lui fait observer que *La Nuit* nous fait penser au travail d'Anne Jonas et à celui d'Antoine Guillopé, Betty Bone en est d'accord, pourtant elle ne les a découvert qu'après.

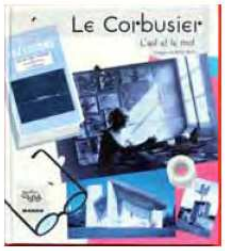
Pour vivre, à côté de son travail d'auteur, Betty Bone va à la rencontre d'enfants dans les salons et les classes et réalise divers travaux d'illustrations. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, elle ne perce ni dans la presse ni dans la publicité, n'ayant d'autres originaux à présenter que ses livres et les éditeurs la trouvant trop « littéraire ».

Cette rencontre a été riche en échanges et en découvertes, elle nous a donné envie de faire (re)découvrir ses albums avec les enfants, et, bien entendu, nous attendons les autres pour lesquels Betty Bone nous a mis l'eau à la bouche !

Compte-rendu rédigé par Aline Eisenegger.

RENDEZ-VOUS

BETTY BONE
ENTRE DISCRETION
ET DETERMINATION



Betty Bone… Avec un nom pareil, on pourrait la croire américaine, tout droit sortie d'un « comic strip », d'un polar d'avant-guerre ou d'une comédie musicale. Derrière ce nom d'emprunt, motivé par un patronyme difficile à prononcer et peut-être par l'envie d'entamer l'avenir de façon résolument nouvelle, se dissimule une jeune femme – elle n'a pas encore trente ans – menue, discrète, toute à sa passion artistique et qui n'a rien d'une Betty Boop.
Ce nom de scène scelle aussi la rupture avec une enfance et une adolescence passées dans les montagnes – elle vit aujourd'hui à Paris – et avec une scolarité plutôt laborieuse que des études d'art lui ont permis d'oublier. Avec ce nom de « camouflage », comme elle dit, la jeune auteur-illustratrice a fait ses premiers pas en 2003 dans le monde du livre pour enfants.
Trois ans plus tard, elle a déjà publié une huitaine de livres.
On comprend, dès la première page tournée, qu'elle souhaite dérouter son lecteur et l'entraîner de l'autre côté des apparences. Car si de prime abord ses livres paraissent très sages, avec leurs grands aplats de couleurs vives et la simplicité apparemment minimaliste des images, Betty Bone sait cultiver les ambiances particulières, légèrement bancales, entretenues par une perspective qui ne veut surtout pas donner d'effet réaliste. Les lignes de fuite faussées, de nombreux détails incongrus ainsi que l'association des couleurs – un vert gazon, un jaune citron ou un bleu roi qui se frottent au blanc, au gris ou au noir – incitent le lecteur à exercer son regard et son imagination. Pas étonnant que les illustrateurs qu'elle admire aujourd'hui soient Anthony Browne, Ann Jonas ou encore Katsumi Komagata !
C'est un peu le hasard qui a conduit Betty Bone à devenir auteur-illustratrice. C'est par paresse, dit-elle, qu'elle entame, après le bac, des études d'histoire de l'art : elle ne veut surtout plus entendre parler de notes ou d'examens. Bref, les études ennuyeuses, c'est terminé !
Elle s'inscrit donc à l'école des arts décoratifs de Strasbourg, d'abord pour la part d'inconnu que cela lui réserve, ensuite parce qu'elle espère y « apprendre à voir autrement ». Jusqu'au moment de son inscription, elle ignorait l'existence de la section illustration ; elle la choisit simplement parce qu'il lui semble que le livre pour enfants peut correspondre à ce qu'elle aime faire : découper du papier pour en faire des images.
Ces quatre années lui laissent du temps pour mieux préciser ses envies. En 2002, elle obtient son diplôme en présentant, entre autres, le projet qui, quelques années plus tard, deviendra Dudu.

Son premier livre, paru en 2003, sera un travail de commande pour les éditions Flammarion-Père Castor, illustrer "Comment ses amis délivrèrent la gazelle", un conte traditionnel réécrit par Bertrand Solet.
L'impossibilité de rencontrer l'auteur pour discuter du projet, une certaine déception sur le rendu des couleurs à l'impression … : Betty Bone fait ses premières armes dans le monde de l'édition jeunesse.
Elle pressent déjà qu'il lui faudra savoir imposer son point de vue, mais aussi accepter les compromis. C'est encore par hasard, assure-t-elle, qu'elle travaille aujourd'hui avec autant d'éditeurs différents : ceux qui lui passent commande (des travaux d'illustration qu'elle ne renie pas, loin s'en faut) et ceux qui acceptent d'éditer ses créations. Si, en général, tout se passe plutôt bien, si les remarques sont souvent justifiées et les échanges constructifs, elle regrette parfois le manque de confiance des éditeurs en son savoir-faire de jeune illustratrice.
« Pourtant, il y a des moments d'osmose avec l'éditeur, des moments où l'on travaille différemment, où l'on prend des risques, où l'on se porte une confiance mutuelle absolue.
C'est ce qui s'est passé avec Jean Poderos. » L'ancien rédacteur en chef de Dada lui proposa d'illustrer le numéro consacré au noir, mais aussi Le Corbusier (Mango, 2005) et publia Balade dans sa collection de livres « muets » au Sorbier (2005).
L'année 2005 est l'année Betty Bone, puisque paraissent ses deux autres albums d'auteur (texte et images), "La Nuit" au Rouergue et "Dudu" chez Thierry Magnier.
Si c'est le hasard qui semble avoir présidé à la destinée artistique et littéraire de Betty Bone, il n'en est pas de même pour ses livres, bien au contraire. Ils sont longuement pensés dans les moindres détails, typographie comprise pour certains (signée par son amie Fanette Mellier).
« Je suis très organisée dans ma tête, reconnaît-elle volontiers, je reviens sans cesse sur chaque image pour qu'elle soit parfaite. »
L'envie d'explorer une idée graphique – travailler la couleur d'une certaine manière, la perception d'une même image selon la lumière du jour ou de la nuit – est toujours le déclencheur d'un livre, idée qu'elle développe en écrivant le début d'un texte ou en réalisant une image qui va lui inspirer la manière de travailler le texte. Ensuite, elle avance en suivant le fil de l'histoire, texte et images ensemble ; toutefois, c'est souvent l'image qu'elle vient de faire qui lui donne l'idée de la suivante.
Dans ces déambulations visuelles qui démarrent sur de simples prétextes – aller acheter le journal du père, rechercher la petite sœur qui a disparu, faire un tour pour cause d'insomnie –, c'est le corps de l'histoire qui intéresse Betty Bone, cet espace-temps où elle peut faire évoluer le personnage, l'engager dans une direction ou une autre. Pour ne plus connaître les déconvenues du premier livre, elle s'est sérieusement intéressée à la quadrichromie et sait mesurer précisément le pourcentage de chacune des couleurs qu'elle travaille à l'écran, pour un rendu parfait à l'impression.
Que les ciseaux soient en acier ou virtuels n'a pas d'importance : Betty Bone les manie avec une dextérité étonnante. Mais depuis qu'elle a découvert, il y a quelque temps maintenant, un logiciel de dessin vectoriel, son travail s'en trouve simplifié et libéré. Elle crée des formes, en découpant des feuilles de couleur qu'elle déplace et « colle » sur l'écran. La possibilité de zoomer lui permet de travailler précisément un détail.
Betty Bone aime la ville et sait la restituer dans ses livres sans pour autant délaisser la végétation (le Douanier Rousseau l'inspire beaucoup).
De la ville, elle saisit toutes les caractéristiques : les voies rapides, les passages cloutés, les fast-foods, les jardins publics, les gares, les fils électriques et toutes ces lignes qui la cernent et la déterminent, mais aussi les canettes ou bouteilles qui traînent par terre.
« Il y a une certaine poésie qui se dégage de ces bouteilles et de ces capsules dans l'herbe bien verte, c'est joli graphiquement. Mais je veux aussi rappeler ce que signifient ces détritus par terre. »

Après tous ces livres parus la même année et qui ont mobilisé toute son énergie,
Betty Bone a besoin de temps pour en concevoir de nouveaux.
La résidence à Troyes tombe à pic. Les projets sont là, nombreux.
Mais elle préfère les garder sous silence encore quelque temps.
Discrète …

par **Véronique Soulé**

BIBLIOGRAPHIE DE BETTY BONE

Je dessine comme un grand - La Nature Père Castor-Flammarion 2006
Dudu - Thierry Magnier 2005
Le Corbusier, l'œil et le mot - (Antoine Vigne), Mango jeunesse 2005
La Nuit - Rouergue 2005
Balade - Le Sorbier 2005
Je dessine comme un grand - Les Formes Père Castor-Flammarion 2005
Comment ses amis délivrèrent la gazelle - (Bertrand Solet),
Père Castor-Flammarion 2004
Un singe bien attrapé ! - Père Castor-Flammarion 2003

AEIOU - revue n°8 - janvier 2007
Office Régional du Livre de Champagne-Ardennes

ACHEVE D'IMPRIMER

POUR UNE ILLUSTRATION SOPHISTIQUEE ET POPULAIRE

Betty Bone, auteur-illustratrice jeunesse, et Jean Poderos, fondateur des récentes Éditions courtes et longues, ont mené un bout de chemin ensemble.
Retour sur l'histoire de leur parcours.

Betty Bone a un trait de crayon qui lui ressemble : mémorable et saisissant « découpés à la serpe, ses personnages rappellent sa silhouette, sa coiffure : tout en dégradé. Longilignes, très modelés, vifs et alertes, ils collent à la peau de la jeune femme », affirme Jean Poderos qui, en 2004, fut le premier éditeur, après Flammarion-Père Castor, à publier l'auteur-illustratrice.
« Betty va marquer son temps. C'est l'un des auteurs les plus importants de sa génération, lâche Jean Poderos. Lorsqu'elle est venue me présenter son travail, j'ai eu l'agréable sensation d'avoir face à moi une artiste qui allait percer. »
À l'époque, Jean Poderos était rédacteur en chef et directeur de Dada, revue d'art pour jeunes lecteurs, aux éditions Mango. « J'étais amené à rencontrer une foule d'illustrateurs. Mon rôle consistait, entre autres, à repérer les plus prometteurs. » Fier de sa découverte, Jean Poderos sollicitera Betty Bone à trois reprises, pour le compte de différentes maisons d'édition. Aujourd'hui, il vient de fonder les Éditions courtes et longues, une maison dédiée à la publication de livres d'art et de culture pour adultes et enfants.
« Parce qu'on est abreuvé d'images qu'on ne sait plus lire ni comprendre, cette maison d'édition a l'ambition de faire des ouvrages à la fois populaires et haut de gamme, délivrant des codes de lecture simples qu'on a tous tendance à avoir oublié en grandissant… »

PREMIÈRE COLLABORATION

Automne 2004. Jean Poderos reçoit Betty Bone, 27 ans,
diplômée depuis deux ans des Arts décoratifs de Strasbourg.
Dans son carton, des productions « admirables, très abouties dans la forme, presque trop belles pour être vraies ». L'auteur arrive avec le projet de la Nuit (publiée plus tard, en 2005, au Rouergue) et l'ébauche du Secret de John Wolf, un récit où la couleur investit peu à peu un monde en noir et blanc (non publié).
Un book plutôt « aguichant ». Pourtant, sur le moment, ce qui séduit franchement Jean Poderos, c'est le naturel de la jeune femme. « Dans ce métier, il n'est pas rare de rencontrer des personnages compliqués, complexes même !

Simple, zen, intelligente dans son rapport à l'éditeur, Betty a le sens de l'écoute. D'emblée, elle dégage quelque chose de rassurant, d'engageant », poursuit-il.
Jean Poderos propose à Betty Bone qui « possède une bonne dose d'humour et de perspicacité » de participer à un titre de la revue ayant pour thème le noir (paru en décembre 2004). Chaque numéro de Dada accorde en effet une place généreuse à l'intervention d'un dessinateur, souvent en début de parcours. La couverture, les pages d'ouverture de séquences ainsi que la B.D. de seconde partie de revue : autant d'espaces qui lui sont octroyés. L'éditeur aime faire prendre des chemins de traverse à ses jeunes recrues, les « pousser afin de découvrir l'étendue de leurs possibilités ». Quitte à se tromper et le regretter parfois.
Dans cet album sur la représentation du noir, Jean Poderos attend de Betty qui a « un dessin très graphique » qu'elle développe un regard « plus littéraire ». Vœu exaucé. « Betty a tout pigé et a su se glisser dans "l'humeur" attendue, se souvient Jean Poderos. Je lui ai juste suggéré de reprendre l'une de ses ouvertures de chapitre : trop effrayante par rapport à la ligne éditoriale de Dada !
Betty ne fait pas partie de ces artistes qui considèrent leur production comme biblique. Elle a rapidement exploré une autre idée…
Grâce à son intervention, ce numéro est très beau. Limpide. »

DEUXIÈME COLLABORATION

C'est en tant que « graphiste » qu'il la fait travailler aux côtés de l'auteur Alexandre Vigne à « un exercice de style ardu et de longue haleine » : la réalisation du document jeunesse Le Corbusier, l'œil et le mot (paru chez Mango éditions, en juin 2005, collection « Dada il suffit de passer… »). Un nouveau défi pour Betty : inventer une maquette simple mêlant savamment les éléments de biographie sélectionnés, textes et images, tout en y introduisant son propre univers. « Betty a réussi à rendre compte du monde pourtant austère de Le Corbusier aux enfants, explique Jean Poderos. Elle a, par exemple, su éveiller, par le biais de collages, l'intérêt de tout jeune lecteur pour les jeux de construction, d'assemblage. Dans cet ouvrage, elle restitue la vie de l'homme de manière sensorielle et poétique. »

TROISIÈME COLLABORATION

En 2005, lors de sa brève escale aux éditions du Sorbier, Jean Poderos propose à Betty Bone de réaliser l'un des titres de la collection sans textes « Sans un mot », Balade, parce que « le dessin de Betty possède une forte capacité narrative. À la différence des adultes, qui ont du mal à percevoir ce type d'ouvrage, les enfants, eux, adorent ce livre ! »
Betty Bone n'est pas née en ville, mais dans un hameau de Haute-Savoie.
Les paysages urbains lui inspirent une forme d'exotisme. Balade est le fruit de ce souffle : l'histoire à la marabout-bout-de-ficelle constitue un prétexte à une exploration citadine. Elle raconte la déambulation d'un petit gars parti chercher le journal de son père.
De mauvaise humeur en début de promenade, l'enfant trouve, au gré de sa pérégrination, matière à se ressourcer. Spectateur de ce travelling urbain sur fond gris, mais aux couleurs éclatantes, le lecteur est invité à s'inventer ses propres scénarios.
« Betty a une esthétique contemporaine. Elle a absorbé certains des codes du manga. Sophistiquée dans la forme, les contours – en témoigne son travail pour les éditions du Rouergue – elle reste accessible au plus grand nombre. Populaire. »

par **Sandrine Audegond revue aeiou n°8 - janvier 2007**

AEIOU
Revue de l'Office Régional du Livre de Champagne-Ardennes
33, avenue de Champagne - BP 86
51203 Epernay Cedex
Renseignements :
Orcca/Crl 03 25 73 79 87

livres
au
trésor
sélection 2008

Betty Bone, haute en couleurs

« - Alerte rouge ! Livres au trésor déroge à ses habitudes : Betty Bone, l'illustratrice de la Sélection 2008, n'a aucun album retenu cette année !
- Oh ! c'est un tout petit accroc, l'album *Dudu, Coco et Nana* est arrivé en septembre pour conforter ce choix !
- Pas d'interview ? Y a-t'il eu un blanc dans la conversation ?
- Pas du tout ! Livres au trésor a interrogé Betty Bone et conçu ce petit abécédaire en respectant à la lettre ce qu'elle a exprimé. »

Atelier : 1 ordinateur, 1 palette graphique, 1 logiciel de dessin vectoriel utilisé à la manière de papiers découpés, 1 imprimante couleur, des *post-it*, des carnets de croquis et d'idées. Rien à voir avec l'atelier de la mère de Dudu. Et pourtant, si. Le bazar, les taches de peinture sur la table, sur le mur, sur les doigts, ont tout à voir avec le foisonnement intérieur de son atelier mental.

Browne, Anthony : affectionne particulièrement les primates. Et les histoires qui se terminent bien, mais pas trop quand même. Son créateur de prédilection.

Couleurs : de l'ordre de la sensation. Choisies plus par instinct que par principes théoriques. Possèdent un pouvoir sur l'imagination, créent des ambiances, participent de la narration. Jamais purement décoratives. Existent autant par et pour elles-mêmes que par et pour les autres couleurs qui les entourent.

Dudu : petite fille brune habillée de rouge. Personnage central de la trilogie de Betty Bone, même s'il est le moins visible. Mais Dudu, c'est aussi Titi, et puis Coco, et puis Nana. En fait, le personnage de la mère démultiplié à l'infini... Comme une quête inaboutie, en perpétuel renouvellement de soi. Ce qui arrange bien Betty Bone, car elle a du mal à abandonner ses personnages quand elle a fini un album.

Écran : tantôt papier brouillon, visionneuse, laboratoire de couleurs. Son outil de travail principal.

Focalisation : notion fondatrice de la trilogie autour de Dudu. Éprouver un même laps de temps - de l'après-goûter au début de soirée - dans un espace (en pleine ville, à la maison) et sous des points de vue différents (celui de Coco et Nana, puis celui de Titi et de la mère). Adopter différents angles de vue autour d'un même objet ou événement : une expérience à généraliser pour appréhender la vie et les réalités qui la constituent.

Gémellité : permet d'exprimer une forme d'état intérieur d'une manière graphique simple. Notion, avec celle du double, du clone, qui lui chatouille beaucoup les neurones.

Humour : ingrédient de base de ses recettes livresques. Même s'il se glisse dans des détails. Même noir. Et surtout quand il côtoie des références sérieuses. Comique de situation ou comique d'accumulation. La multiplication des lieux où Coco et Nana semblent apercevoir leur sœur, dans ***Dudu***, suscite l'amusement. Mais ce procédé, utilisé à la même échelle dans l'adaptation animée, se serait enrayé. Voilà pourquoi quelques doubles pages de l'album n'apparaissent pas dans le film. De l'art de manier les différents média.

Invisible : dans *La Nuit*, un dialogue entre un homme et l'obscurité. À moins de ne pas voir ce qui se dessine dans les formes noires de la page. Dans ***Dudu***, on cherche une petite fille qu'on ne découvre qu'à la fin. Dans ***Dudu, Coco et Nana***, on entend une petite fille - toujours cette Dudu ! - qui ne se révèle qu'une fois la page tournée. Betty Bone a plus d'un tour dans son sac pour jouer sur les limites du visible et de l'invisible et sur les apparitions à retard.

Jouer : à cache-cache, au chat et à la souris, à ***Où est Charlie***... jeux de l'enfance, jeux de lecture de l'image, jeux de mots et jeux de sons, jeux sur la matérialité du livre. Ne jamais négliger cette notion mère de la littérature pour la jeunesse.

Kandjar : c'est au moyen de détails graphiques comme celui-là, d'éléments du décor, que le lecteur se repère et peut suivre les déplacements des personnages dans la construction de l'espace de Betty Bone.

Livre et lecteur : le livre, par essence, n'est pas seulement un exutoire des obsessions de l'auteur. Il naît toujours sur une idée d'ouverture, de transmission, celle d'aller vers l'autre. Le lecteur est donc la première préoccupation de Betty Bone. Le livre est pour lui. Souci de lisibilité mais aussi souci de le rendre actif sont au cœur de son principe de création. En collaboration avec son éditrice, elle traque les enchaînements graphiques ou textuels incomplets ou illogiques, les incohérences ou manques de clarté. Parallèlement, elle élabore des constructions narratives et des mises en page complexes, multiplie les détails et les saynètes, pour que le lecteur soit dérouté et interpellé par rapport aux schémas et codes de lecture qu'il côtoie habituellement.

Mise en page : dans ses premiers albums, les mises en page sont élaborées à partir de l'espace de la double page. Soit en le considérant comme un écran où se déroule une scène bien localisée (dans ***Dudu***, une double page = un lieu précis), soit en jouant sur l'idée que l'ensemble des double pages forme une seule et longue image, un décor continu dans lequel déambule le personnage (***La Nuit***, ***Balade***). Dans ***Dudu, Coco et Nana***, elle complexifie la mise en page. Celle-ci repose sur des séquences de deux doubles pages. L'illustration, qui selon les habitudes de l'auteure, occupe à fond perdu la double page, est coupée par deux pages blanches de texte. La lecture d'une même scène s'effectue donc en deux temps et même trois, si l'on prend en compte l'instant où la page de texte est en train d'être tournée.

Noir : 100% de cyan, 100% de magenta, 100% de jaune, et voici du noir.

Original : pas de planches originales. Tout est dans le disque dur. L'original, c'est le livre ! Donc, quand on lui propose de concevoir une exposition à Troyes en 2006, l'auteure s'attelle au travail... et crée trois films d'animation à partir de ses albums ***La Nuit***, ***Balade*** et ***Dudu***.

Papier : le choix du papier fait aussi partie de l'histoire et de l'élaboration de l'ambiance du livre. Brillant, il offre un rendu visuel de couleurs plus pur et pétant, mais un toucher plus froid, chic, distant. C'est celui qu'on retrouve dans ***Dudu*** et qui a été repris dans ***Dudu, Coco et Nana***. Celui de ***La Nuit*** est un papier mat, qui offre un rapport plus intime au lecteur. Son velouté joue avec la notion de passé, évoque plus facilement l'enfance.

Quadrichromie : technique d'impression de base, bien apprivoisée par l'auteure, utilisée aujourd'hui pour la plupart des objets imprimés. Elle repose sur le passage successif de quatre couches d'encre - cyan, magenta, jaune et noir - sur le papier. À partir de ces quatre couleurs, et en jouant sur les pourcentages de chacune d'elles, il est possible de restituer une multitude de nuances colorées.

Rouge : sa couleur favorite. La plus efficace en termes graphiques et émotionnels. Rattachée à l'enfance. Il lui faut toujours un écrin pour la mettre en valeur.

Sous-genre : une grande lectrice de littérature dite de sous-genre, comme le policier. Tiens donc... le policier... dont on retrouve des sèmes dans ***Dudu***, véritable petite enquête en milieu urbain, et dans l'atmosphère de ***Dudu, Coco et Nana***.

Temps : épicentre de son œuvre. La question du temps qui passe et de sa relativité. Dans ***Dudu, Coco et Nana***, la mère des filles travaille dans son atelier, captivée par sa création. L'après-midi passe à la vitesse de l'éclair. Un coup de téléphone annonce le retour au temps objectif : c'est le soir, et ses filles ne sont pas encore rentrées ! Les quinze minutes suivantes, alourdies d'angoisse, s'étalent alors sur vingt-quatre pages. Le lecteur prend le temps d'éprouver le temps. Quelques doubles pages mettent même en scène l'instant. Des gouttes d'eau coulent, une bulle éclate, un bocal en verre se casse. Des indices qui côtoient corbeille de fruits, crânes et papillons... rappelant le caractère éphémère de tout être et de toute chose. Le temps qui passe est même sujet au jeu de piste. Au lecteur de traquer dans les illustrations les marqueurs temporels : coucou suisse, sablier, montre, réveil, pendule, rendez-vous marqué sur un papier déchiré...

Un, deux et... trois ! Le dernier album qui clôturera la trilogie de ***Dudu*** présentera le point de vue de... Dudu ! Qu'a-t-elle donc fait ce fameux après-midi au cours duquel elle a mis dans tous leurs états ses deux sœurs et par ricochet leur mère ?

Ville : le dernier album rompt avec l'univers urbain et les grands espaces, pour plonger dans celui, plus rassurant et fermé, de la maison. L'angoisse y pénètre pourtant, via les couleurs sombres et l'envahissement progressif d'oiseaux de malheur, d'objets inquiétants et d'allusions surnaturelles. Alors que dans la ville, tout est prétexte à générer de l'angoisse chez les petites filles et chez le lecteur, dans la maison, c'est l'élaboration mentale d'une angoisse intérieure qui pollue l'environnement.

White : le blanc est une couleur qui ne se fabrique pas. Elle est. Elle est matière. Ou vide. Vide de la page. Papier vierge !

Zi end : dans les albums de Betty Bone, les boucles sont bouclées. Les balades achevées. Les sœurs retrouvées. Les angoisses désamorcées. Dans le livre pour enfants, concéder une fin heureuse (mais pas mièvre !) permet d'aller plus loin dans la radicalité de la mise en scène de la narration, voire dans la violence du propos graphique et/ou textuel. Fermer l'histoire, pour que l'intérieur puisse s'ouvrir.

Dudu, Coco et Nana - accompagné du DVD de l'adaptation de ***Dudu*** - Thierry Magnier, 2008 - 17,50 €

Presque pareils - texte de Virginie Aladjidi et Caroline Pellissier - Thierry Magnier, 2008 - 9 €

Je dessine comme un grand. La nature Père Castor-Flammarion (coll. Les Activités du Père Castor), 2006 - 8 €

Dudu - Thierry Magnier, 2005 - 16 € (Sélection 2006)

Le Corbusier, l'œil et le mot - texte d'Antoine Vigne - Mango (coll. Album Dada), 2005 - 15 €

La Nuit - Le Rouergue (coll. Varia), 2005 - Épuisé (Sélection 2005)

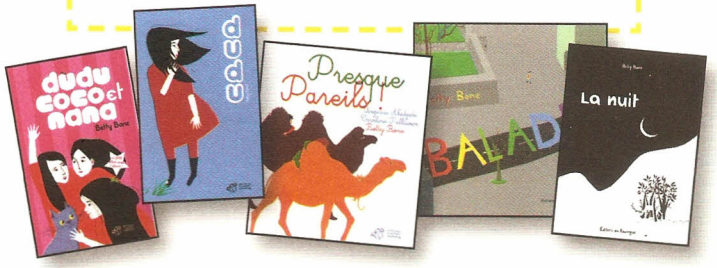
Balade - Le Sorbier (coll. Sans un mot), 2005 - Épuisé (Sélection 2005)

Je dessine comme un grand. Les formes Père Castor-Flammarion (coll. Les Activités du Père Castor), 2005 - 8 €

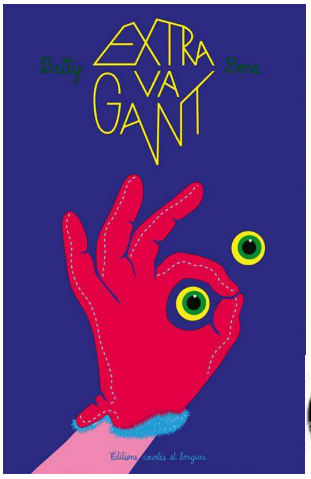
Comment ses amis délivrèrent la gazelle - texte de Bertrand Solet - Père Castor-Flammarion (coll. Les albums du Père Castor), 2004 - 4,20 €

Un singe bien attrapé ! - Père Castor-Flammarion (coll. Les albums du Père Castor), 2004 - 3,75 €

Site de Betty Bone : www.bettybone.com



Extravagant - Betty Bone éd. Courtes et longues



par Librairies Sorcières (Libraire) 13 fév. 2017

Nominé Prix Sorcières 2017 - catégorie Albums !

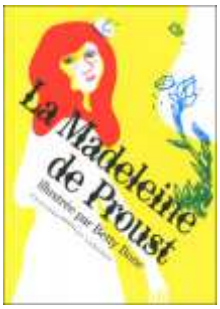
Extra va gant, voilà un album qui porte bien son nom ! Avec ce titre prometteur, Betty Bone surprend par une approche on ne peut plus loufoque des sens. D'abord une couverture aux couleurs vives et contrastées, sur laquelle figurent les personnages principaux: une main gantée accompagnée de deux yeux. L'histoire commence véritablement avec l'arrivée d'une petite araignée qui, sans raison apparente, dénude la main gantée pendant que l'œil dort à poings fermés. Habitué à veiller sur elle, ce dernier sort de son sommeil complètement affolé: la main gantée a disparu! À sa place gisent un truc et une chose, et la chose commence à se déplacer à tâtons… S'ensuit alors une maladresse qui met tous les sens en émoi, puis vient l'enquête. Fidèles aux différents profils psychologiques que l'on retrouve dans le monde du travail, l'œil, la main et le nez, à la recherche du gant, «interrogent» le truc. Une histoire aussi étrange que humoristique, qui répond parfaitement à l'ambition des Editions courtes et longues: « apprendre à lire les images ». Betty Bone signe là une véritable prouesse imaginaire.

- par Gwendal O. (Libraire) 30 mars 2016

Etonnant par bien des aspects, Extra va gant est une démonstration brillante de la sensibilité littéraire de Betty Bone qu'on avait déjà vue à l'oeuvre dans son adaptation de l'incipit de A la Recherche du Temps Perdu. Construit autour d'un dialogue absurde et théâtral entre les différents organes d'un visage, l'album est un plaisir de lecture à voix haute. L'illustration, de l'usage des couleurs jusqu'aux polices de caractère, s'autorise toutes les audaces avec un sens du grotesque qui ne s'avère être au final qu'une question de point de vue. Car l'étrangeté de l'album réside dans la distance qu'attribue l'auteure au lecteur par rapport aux choses. Faire une histoire du récit d'un geste trivial (celui d'enlever un gant) un drame, une crise panique est ici tout un art : la déconstruction virtuose d'un corps, un jeu hilarant de reconnaissance.

« La madeleine de Proust » illustrée par Betty Bone

Publié le 3 décembre 2011 par Lj83 **Site Littérature & Jeunesse**



La madeleine de Proust éd. courtes et longues

Voilà le pari audacieux de proposer un texte de Marcel Proust (1871-1922) aux jeunes lecteurs du XXIème siècle. Trois extraits « ***Du côté de chez Swann*** » : « ***la madeleine***« , « ***Le drame du coucher*** » et « ***Gilberte***« . Trois extraits que l'on découvre dans leurs intégralités sur la dernière page de garde avec les phrases, utilisées dans l'album, surlignées de ce jaune si lumineux dont Betty Bone use à merveille. 3 extraits qui font référence à l'enfance, (au souvenir de l'enfance pour Proust), qui enchanteront les jeunes lecteurs. Cette adaptation de Marcel Proust permet également aux adultes de (re)découvrir ce patrimoine de la littérature classique.

Cet album étonne par le jaillissement des couleurs utilisées par Betty Bone. Du jaune (lumineux), du bleu (de l'indigo au plus pâle), du rouge (fuschia), du vert (intense) et le noir profond de la nuit. Dans le premier extrait; « ***La madeleine***« , le talent de Betty Bone fait basculer le lecteur dans le souvenir en 2 double-pages d'illustrations. Marcel Proust porte le morceau de madeleine à sa bouche et l'illustration se déstructure, les traits du dessin se disloquent, la vision se brouille et le lecteur est transporté dans le souvenir comme hypnotisé par la couleur. dans « ***Le drame du coucher*** » le noir profond accentue l'atmosphère et le ressentie du jeune Proust. Un moment toujours difficile pour les enfants, la séparation avant la nuit, les rêves et/ou les cauchemars. Un noir tracé de rouge de l'amour maternel et filial.

Et puis il y a les détails : les fourmis qui s'occupent des miettes de madeleine tombées. Ces fourmis que l'on retrouvent dans toutes les illustrations de « ***La madeleine »***. Des animaux aussi apparaissent au fil des pages, mais je vous laisse découvrir les propos de Betty Bone et les images de l'album dans la vidéo des éditions Courtes et longues

http://www.lietje.fr/tag/betty-bone/

Sur TELERAMA n°3205 par Michel Abescat
Créé le 14/06/2011.

Marcel Proust tout jeune dans un univers bleu pastel. Devant lui, une tasse de thé et une petite madeleine dont le jaune illumine la page comme un soleil de printemps. L'idée est séduisante. Offrir quelques lignes d'un auteur classique, réputé difficile, à des enfants qui les garderont en tête, pour plus tard. Trois épisodes de la *Recherche* composent ce bel album : la madeleine, le drame du coucher et la rencontre avec Gilberte. Le texte est subtilement découpé et magnifiquement servi par les illustrations de Betty Bone, claires, joyeuses, pleines d'énergie. Lecture faite, un adjectif s'impose : lumineux !

12 septembre 2011

Bec-en-L'Air

Entre ombre et lumière, faites la connaissance de Bec-en-L'Air et de Grand-Arbre.

Un album magique qui se joue de la nuit et de la lumière pour notre plus grand plaisir

Connaissez vous l'histoire de Bec-en-L'Air et de Grand-Arbre ? Savez-vous réellement ce que sont la lune et le soleil ? Non ? Alors, prenez le temps de vous arrêter sur cet album à la couverture étonnante : mélange d'obscurité et de luminosité. Une promesse avant d'avoir ouvert l'album. L'histoire donc de Bec-en-L'Air petit oiseau au plumage plus noir qu'une nuit sans lune rehaussé de deux pates, d'un bec et de deux yeux d'un bleu électrique. Perdu et surtout très, trop seul dans la nuit noire, il perce un jour deux petits trous et …

Grand-Arbre lui est tout seul là où il fait clair. Et un jour, il aperçoit les deux petits trous faits par Bec-en-L'Air, alors…
Sachez simplement qu'ils vont unir leur solitude et transformer la vie de l'un et de l'autre.

Cet album est donc une histoire absolument magique et envoûtante. Il est aussi une petite merveille d'illustrations. **Betty Bone** nous embarque dans la nuit noire dans laquelle ne ressort que le bleu de l'oiseau et peu à peu cette nuit s'illumine, éclate de couleurs vives. Fini la tristesse, enfin le bonheur rayonne et nous emporte avec lui.

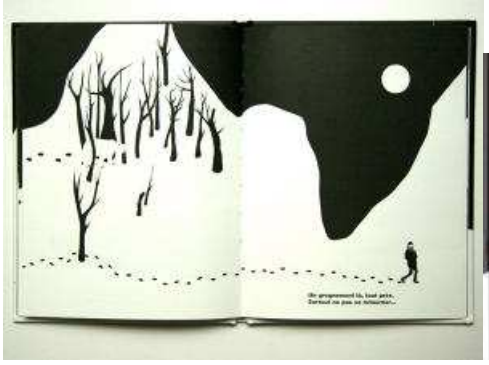
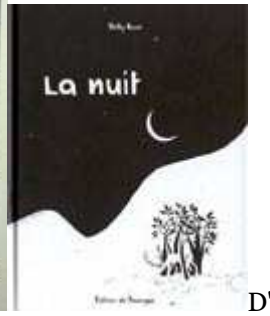
C'est un très bel album ou la couleur peut être nuit ou lumière. A découvrir sans tarder.

Jean-Luc

Bec-en-l'air - Martine Laffon - Illustrations : Betty Bone
Editions Thierry Magnier - septembre 2011, 16,5

Publié le 16 juin 2008 par Olga

Betty Bone, un univers de contrastes

D'elle, on connait peu de choses, discrète, elle nous offre néanmoins un travail qui ne passe pas inaperçu. Née en 1977, en Haute Savoie, elle fait les Arts décos de Strasbourg (le fameux vivier, aujourd'hui, qui n'est pas passé par là ?) et après un passage chez Père-Castor en tant qu'illustratrice, en 2005, elle publie trois titres dans la foulée : **Balade** chez Sorbier, **La Nuit** au Rouergue (épuisé, si vous le trouvez jetez vous dessus!) et **Dudu** chez Thierry Magnier.

Ces trois albums révèlent une artiste sur laquelle dorénavant il faudra compter. Son travail remarqué a donné lieu à une très intéressante expo à la médiathèque de Troyes : Que vous pouvez retrouver en ligne ICI. (d'ailleurs, j'en profite pour adresser un chaleureux coucou à toutes ces personnes qui vraiment en bibliothèque jeunesse font un véritable travail de défricheurs !)

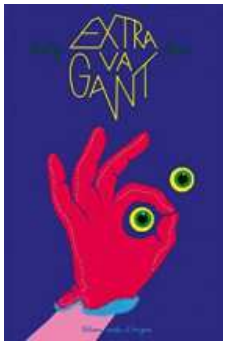
Ses albums sont des jeux graphiques, des lieux où le lecteur devient acteur, chercheur de ce que l'on croit voir et de ce qui se devine. D'où l'importance du mouvement, que ce soit la promenade nocturne (**La Nuit**), la quête de leur soeur dans la ville (**Dudu**), la balade quotidienne (**Balade**), où le travelling, dans son prochain album **Dudu, Coco et Nana**.

Ce dernier album sortira en septembre chez Thierry Magnier, il est en quelque sorte une suite de l'étonnant **Dudu**, nous retrouvons les trois soeurs du premier album et découvrons la quatrième si vous cherchez bien, vous découvrirez son prénom!) qui pendant que les grandes sont en balade passe l'après-midi avec leur maman. Mais, le temps passe et les filles qui devraient être là ne rentrent pas. Des angoisses surgissent, symbolisées par des animaux et insectes inquiétants (corbeau, araignée), jusqu'à leur retour où ils finiront par s'envoler par la fenêtre.
Le thème de l'angoisse fait écho à **Dudu** où cherchant leur soeur, les deux autres croient la voir dans des endroits incongrus voire dangereux, mais cette inquiétude est mise à distance par le caractère répétitif et poétique du texte, qui lu, prend même une dimension comique ! Nous retrouverons son travail coloré, sa patte, ce que j'appelle grossièrement : ses ciseaux-ordinateur, sa découpe enfantine et en même temps maîtrisée des personnages et des décors.

Petit bonus, découvrez sur le site de Betty Bone, les cours métrages réalisés par pixilisation (image par image) et animation de ces trois albums.
http://www.bettybone.com/

Bibliographie sélective

Betty BONE



Vivants Thierry Lenain - Betty Bone Sarbacane 2016

Extra-va-gant Betty Bone Ed. courtes et longues 2015

Camping Sébastien Joanniez - B. Bone Sarbacane 2014

Quatre saisons B. Bone Ed. courtes et longues 2012

Bec-en-l'Air Martine Laffon - B. Bone Thierry Magnier 2011

La Madeleine de Proust B. Bone Ed. courtes et longues 2011

De bas en haut B. Bone Thierry Magnier 2010

L'heure du Facteur B. Bone Rouergue 2010

Dudu, Coco et Nana B. Bone T. Magnier 2008

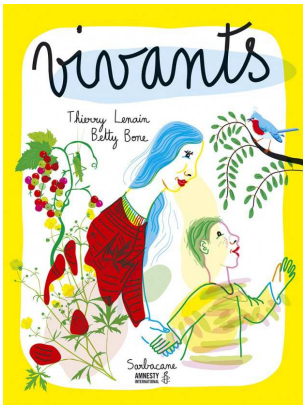
Presque pareils ! Imagier V. Aladjidi - C. Pellissier - B. Bone T. Magnier 2008

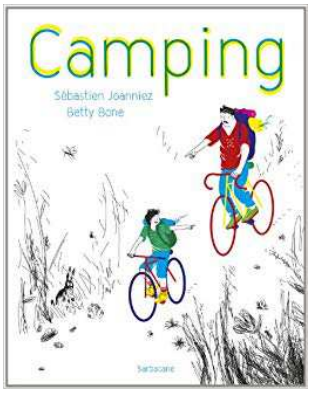
Dudu Betty Bone Thierry Magnier 2005

Balade Betty Bone Le Sorbier 2005

La nuit Betty Bone Rouergue 2005

Martine Cortes pour le CRILJ 2017





Dossier élaboré et mis en forme par M. CORTES pour le CRILJ

Octobre 2017

CRILJ
MIDI-PYRÉNÉES